

ROBERT LEVESQUE

Journal inédit

CARNET XXIX

(27 janvier — 10 mai 1943¹)

Commencé à Athènes, le 27 janvier 1943.

ON annonce ce matin que légation et consulat de France doivent quitter la Grèce dans un délai d'un mois. Mon premier mouvement fut de me dire : la tuile ! C'était bien bourgeois, et vite je me le reprochai. Enfin de l'imprévu, de l'aventure ! fallait-il dire. Je me suis ressaisi et attends non sans curiosité ce qu'il adviendra de nous.

Écrit ce matin en France — peut-être par le dernier courrier. Rencontré H. Z. chez Ghika pour fixer ma collaboration à l'album. J'aurai surtout à répandre un ton français dans la traduction. Pas sûr que je signe. Hier, Al. me lit un chapitre de ses mémoires. Excellent exercice pionnesque. Voilà où m'ont conduit mes désirs de grand style.

Saisissante peinture thibétaine chez Ghika. Assez de passion à lire les *Lettres intimes* de Renan ; les aventures de l'esprit peuvent devenir romanesques, les mémoires de Mme Roland que je lis en vue de mon Préromantisme me paraissent souvent comiques. Je ne comprends guère l'enthousiasme de Stendhal.

Mes élèves faisaient ce matin une composition de grammaire, six d'entre eux s'écrasaient l'un sur l'autre ; le tableau m'amusait ; par sénilité je supportai cette agglutination. Il est vrai que l'épreuve littéraire a beaucoup plus d'importance qu'une dictée, que les Grecs, par une télégraphie mystérieuse, trouvent toujours moyen de copier.

1. Les cahiers I à XXVIII ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les n^{os} 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, et 98 à 109 du BAAG.

28 janv.

Que me prit-il d'aller à ce thé chez les R. où la ministresse de Hongrie annonce en entrant : André Gide est mort ? Et de développer d'après un journal de Budapest arrivé hier à Athènes qu'on annonce que l'écrivain, s'étant engagé (?), se trouvait dans un avion anglo-américain abattu par les ennemis. Le titre dans le journal est, paraît-il, énorme et l'article fort long. On y retrace la carrière et l'œuvre de Gide... La ministresse s'est demandé d'où venaient ces nouvelles — de Vichy, pense-t-elle. Mais Vichy est coupé de l'Afrique, et aucune radio ne semble avoir parlé de cet accident. L'idée de Gide militaire ou en mission me semble inconcevable. Mais au contraire, qu'il ait voulu fuir la Tunisie, et que des appuis se soient trouvés pour l'y aider, tout à fait possible. La ministresse doit me traduire cet article. D'ici là, saura-t-on autre chose ? Je fus, sur le coup, très frappé et ne suivis que bien distraitemment la médiocre et mondaine causerie de R. sur Verlaine... J'ai vécu de cet homme et par lui. Chaque jour et aujourd'hui encore, je le sentais près de moi. S'il n'est plus, si cette nouvelle n'a pas été fabriquée par un journaliste extravagant, je sais que, sinon le jour de sa mort, les jours précédents il aura pensé à moi. « Je pense à toi, me disait-il, et plus souvent que tu ne saurais croire. » Et aussi ne me dit-il pas plusieurs fois : « Je voudrais bien laisser après moi quelques bons souvenirs. » Qu'il fût prêt à la mort, qu'il ne la craignît pas, je le sais, et que depuis la mort de sa femme bien des choses eussent cessé de compter pour lui. Et pourtant plusieurs hommes auraient pu nourrir leur existence de ce qui restait à ce vieillard de curiosité, de jeunesse et d'ardeur. Tout en faisant fi de la mort et se déclarant lui-même vieilli (dans sa dernière lettre) — et Fernand me disait en 40 que Gide semblait avoir quelque chose de brisé, — je ne puis croire qu'il se fût embarqué en avion en pleine époque de combats. Je n'arrive que bien indistinctement à le reconnaître dans cette aventure. La mort de Jean Perrin (en Amérique) avait été aussitôt publiée. Cette mort annoncée en Hongrie le 25 janvier, et dont rien encore n'a transpiré, espérons-la problématique.

31 janv.

Au lit de bonne heure, et avec une bouillotte. Peut-être commencerais-je le *Renan* de Lasserre, à moins que le sommeil... Pas de tristesse, sauf le matin, au réveil, car je n'arrive pas à prendre au sérieux la nouvelle hongroise ; on avait l'an dernier annoncé la mort de La Tour du Pin et de Mauriac, et c'était faux (j'avais déjà écrit à Claude une lettre que Michel eut l'esprit d'arrêter). Après les journées de Février 34, un journaliste hongrois représentait Paris sous la terreur, toutes les boutiques pillées et plus un chat dans les rues. La mort de Gide serait trop absurde et irrépa-

nable. Il était taillé pour vivre quatre-vingts ans. Mais il a l'attrait de la folie, que moi-même j'ai senti irrésistiblement en quittant Spetsai en 1941... La question de mes lettres, que depuis 1926 Gide avait conservées. « Je les garde pour toi. Tu seras étonné plus tard, en les lisant. » Plusieurs fois durant mon adolescence, en me priant avec insistance de lui écrire (était-ce la peine ?), il ajoutait : « Je me demande ce qui te fait écrire pareillement. » Ces lettres doivent être à Paris ; un nombre énorme. J'ignore si Michel aura pu se saisir chez Fernand de ma correspondance ; pour ma part, j'ai gardé toutes ses lettres (sauf les dernières, péries en mer). Ma correspondance avec Jouhandeau, et plus tard Max Jacob, fut beaucoup plus sporadique.

Dimanche banal. Malheurs avec mon poêle, il fume, le pétrole peut-être n'est pas pur...

Préparé une leçon (sur l'art du XIV^e s.) et une explication de Montessquieu. Désir de relire les *Lettres persanes*, mais c'est l'*Esprit des lois* qui est au programme. Je revois le portrait du « Président » dans la bibliothèque de Gide. Petite promenade au marché ; promenade encore aux environs de l'Acropole après déjeuner ; je rentre pour le thé et vais voir au théâtre *Le Petit Eyolf* que j'avais pris la précaution de lire la semaine dernière. J'aime qu'Ibsen soit féroce pour les idéalistes. Jeune spectateur admirable, aux traits purs ; très cavalcade Médicis ou page du musée de Pérouse.

2 fév.

Soirée hier chez Ghika, surtout des gens de lettres. J'y arrivai après que Teotokas eut fini de lire son nouveau drame. Beaucoup plus à l'aise dans un salon composé d'artistes que chez R., par exemple, où tout est mondain. (Consterné, l'autre soir, par la nullité et la suffisance du gratin athénien. Je n'aurais pas cru que ce monde que je fuis fût si inculte.) Thé chez moi aujourd'hui avec A. La vie régulière de travail qu'il doit mener l'affermi. Paraît pour le moment à l'abri des hésitations, des complexes. Assez de plaisir à causer avec lui, moins que jadis toutefois (je ne l'avais pas vu depuis plus d'un an). Temps printanier aujourd'hui. Les facilités du marché noir, l'argent qui roule de toute part éloignent terriblement la jeunesse des aventures. (L'argent était le grand mobile autrefois.) Démarche à la banque pour essayer d'envoyer quelque argent en France. Serais heureux de faire une surprise à la maison.

Pas de lecture aujourd'hui. Corrigé quelques devoirs. Beaucoup parlé hier aux poètes de ma connaissance de la curiosité du public français pour la Grèce. Merlier, me dit-on, se met à découvrir les modernes, et fait aussi des traductions. Je poursuis comme une gageure de faire mieux que ceux qui connaissent la langue (je me fie à mon français et me fais tout

perméable aux rythmes grecs. Je me garderais bien de traduire en vers comme M.).

6 fév.

Séance hier chez Sikélianos, — surtout avec sa femme, lui-même retenu par un procès, n'étant arrivé que fort tard. Difficulté du choix des poèmes. Danger que la musique se change en description. Il me faut en connaître beaucoup et en choisir quelques-uns, non pas en raison de leur beauté intrinsèque, mais de mes affinités, des ressources de la langue, surtout de la mienne. Au point que les plus difficiles ne sont pas pour moi toujours les plus complexes. La difficulté ne m'effraie pas, au contraire. Ce qui m'importe est d'abord d'être ému. Il faut que je puisse me dire : j'aurais aimé écrire cela. Tout compte fait, ce sont les poèmes de sensation (les plus païens) qui m'attirent.

Sikélianos revint excédé, fatigué, du tribunal, et pourtant sa présence repoétisa les traductions traînantes que sa femme avait tentées avec moi jusqu'alors. Je crois très important le premier contact avec un poème. Mais cela tient moins à la manière dont il est présenté qu'à l'écho qu'il éveille. Les deux premiers poèmes, bien que parfaits paraît-il dans le grec, proposés par Mme S. me laissèrent assez froid. Le dernier, *Anadyomène*, au contraire me toucha, et que dire du *Pantarchès* et du *Keats* que Sikélianos impromptu, malgré sa fatigue, essaya d'évoquer en français ? Je n'aime pas tout, peut-être, de ceux-ci (certaines images trop orientales, luxuriantes, presque bijou Fix, m'importunent), mais leur coulée, la méditation mêlée à l'exubérance, la ferveur de la sensation, la piété païenne, le trouble et le délire font pardonner les fautes.

La jeune chatte de Lilika crie et soupire, parcourue de frissons et de tiraillements lubriques. Elle n'est jamais sortie de la maison et à la lettre n'a jamais vu la figure d'un autre chat. Par humanité, je prie Mme S. de nous prêter un de ses mâles. Elle a dans son appartement trois chats qui, eux aussi vivant dans le sérail, passent leur journée à se lutiner, à se chevaucher, à se couvrir de baisers. Hier soir, quand je rentraï à la maison, je trouve notre chatte aplatie de terreur sous le buffet, et son préposé enterré sous un divan, refusant toute nourriture et tremblant d'épouvante. Nous pensâmes que le conseil de la nuit, le silence et la solitude auraient raison de ces timidités. Mais le matin, hélas ! n'avait fait qu'empirer la terreur. Le pauvre chat, arraché aux tendresses de ses frères (et de ses maîtres), enfoncé et raidi dans une encoignure, les yeux grands ouverts, ressemblait à un lièvre mort. Décidément pas fait pour l'amour (la chatte, dans le milieu de la nuit, était allée rejoindre le lit de sa maîtresse). Et me voici peu fier de cette tentative matrimoniale. Chose curieuse, cette bonne frayeur paraît avoir calmé la chatte, qui n'appelle plus d'une voix désespérée et

dont les tiraillements de croupe semblent s'être éteints.

Quand j'entends dans certains poèmes une *rumeur*, c'est le signe que je suis accroché, qu'il y a un je ne sais quoi dont il me faut trouver l'équivalent.

Grande difficulté à croire que le 6 février 34 (émeutes à Paris), qui eut tant de retentissement dans ma vie morale, date déjà de neuf ans. Ce n'est qu'alors que je pris conscience de certaines *valeurs*. Quel progrès au juste ai-je fait depuis ce temps ? On n'avance pas forcément en hauteur, ou en surface..., mais il y a tout de même un mystérieux progrès souterrain, et des forces cachées, préexistantes, qui se dévoilent.

7 fév.

Amusé de trouver dans les fastidieux *Mémoires* de Mme Roland une scène qui pourrait faire pendant à l'aventure de Rousseau à l'hospice de Turin (tome II, p. 29 et suiv.).

9 fév.

Amusement à lire Restif de la Bretonne (pour mon cours sur le préromantisme). Parcouru ce matin, avant de me lever, les *Lettres persanes* ; je les ai bien lues et relues jadis, de dix-huit à vingt-cinq ans ; je relisais aussi Montaigne et La Fontaine, et Voltaire ; je me forgeais de classiques ; j'en copiaï des pages. Peu étonné ce matin de savoir encore presque par cœur des phrases de Montesquieu. Fini la matinée à l'Institut, cherchant des documents sur la Renaissance, annotant le dernier chapitre sur Montaigne, celui que je ne finissais pas jadis sans désespoir, sentant Montaigne comme désespéré lui-même et se hâtant de tout dire.

Trouvé une lettre de Mme D. Elle a appris l'accident d'avion ; elle se met à ma place ; pense sans cesse à moi. Voici deux jours, on m'a communiqué les nouvelles de Hongrie ; je ne suis pas tout à fait convaincu. Je fais tout pour ne pas admettre un malheur que rien n'est venu confirmer ; je m'efforce de n'y pas penser. Je tiens soigneusement loin de mes yeux la traduction hongroise. Dans tout ce qui est dit (en plus des obscurités avouées par le journaliste), et on ne donne pas de date, ni la source de l'information), je reconnais et ne reconnais pas mon ami, son horreur de tout ce qui est militaire, son désir de rester en dehors, je les connaissais... mais aussi la fascination qu'exerçaient sur lui les avions. Il m'écrivait en septembre son désir de reprendre son journal. Cette dernière lettre à vrai dire m'avait un peu déçu : bonne, cordiale, certes, mais pas tout à fait jaillissante. C'était imperceptible, mais je ne crois point me tromper.

Lu une médiocre étude sur Solomos, et quelques chapitres du *Quart Livre*. Sieste tardive, pendant laquelle j'eus froid. Je cours lire quelques lettres de Voltaire au coin du feu à l'Institut... Je m'étais honoré d'un thé

au corned-beef pour mon anniversaire (que j'ai toujours détesté qu'on me souhaite, n'aimant pas être félicité sans mérite).

Nouvelles galopantes à la radio.

Regret de ne pas écrire chaque soir les impressions ou actions quelconques de ma journée. Cela me donnerait l'illusion d'existence... ou me ferait honte.

Anniversaire de N., dimanche, qui avait convoqué trois amis (le charmant jeune beau-frère m'apparut à la fin). Lecture de poésies russes. Hanté, bien que je n'y travaille point, par ma traduction future de Sikelianos (est-ce dans Montesquieu ou dans Voltaire que je lisais aujourd'hui d'impitoyables plaisanteries sur les traducteurs ?).

11 fév.

Journée toute professionnelle. Trois heures de cours le matin. Quelques mots sur Rousseau — difficile d'en parler. Je l'ai beaucoup aimé et l'aime encore, mais jamais je ne l'ai étudié. Négligences, incorrections de son style, mis à part d'ineffables harmonies. (Combien m'a surpris cet hiver la difficulté de *La Maison du Berger* ; je devais l'expliquer à mes élèves, ou plutôt j'en avais fait moi-même le choix. Stupeur devant l'obscurité et parfois l'incohérence ou la gaucherie des vers, mais quelques suites sublimes restent purement belles. Je comprenais pourtant la réticence de Gide.) Essayé à midi de traduire l'*Anadyomène*, me gonflant de souvenirs du trône Ludovisi et de Botticelli. Pas encore arrivé au but. Je ne fais pas sans plaisir cet effort, qui est bien le seul travail littéraire dont je me sente capable. Trois heures de cours l'après-midi. Rendu des devoirs. Mes élèves arrivent à former leur goût et à apprendre la composition, mais pour les règles de grammaire, je me récusé ; je n'y vaud rien ; une de mes seules joies, en ce moment, c'est de sentir s'éveiller quelques âmes, de les voir prendre au sérieux ce que j'aimais à leur âge — que je n'ai pas cessé d'aimer. Bon exposé d'élève sur Beaumarchais. Expliqué le portrait d'Alexandre dans Montesquieu. Il pleuvait. Je restai à la bibliothèque et me mis à feuilleter la *Clio* de Péguy que je ne connaissais pas. Curieuses citations de *La Mère coupable*. Passé une demi-heure à mettre au point l'appareil de projection. Mangé d'excellents biscuits au fromage que m'a faits le cuisinier. Après le dîner, conversation avec les L. Très cordiale, et qui, je le sens, les détend.

Je me retrouve dans ma chambre, où j'ai peu vécu aujourd'hui. Il fait humide. Il est tard. Je me sens pris par ma routine (j'aime pourtant ma vie). Je me trouve banal et sans flamme.

14 fév.

Joie extrême de la traduction. Mon esprit aime à être occupé, mais de lui-même hélas, il demeure endormi. Maintenant je porte partout avc moi

le mot à mot que Sikélianos m'a donné de poèmes à traduire et que, suivant l'inspiration du moment, je transpose. La recherche du mot, de l'expression et du rythme est une poursuite passionnante, et les moments de victoire me grisent. Avant-goût, ou substitut plutôt, de la création qui se refuse. Prendre son parti pour le moment d'être un interprète. C'est une école. Après-midi de dimanche triste et froide. Pas d'invitation (cela vaut mieux, sans doute). Je pourrai m'exalter sur quelques strophes de Sikélianos, corriger deux ou trois travaux sur Montaigne et, quand la nuit sera tombée, aller voir le premier film français arrivé ici depuis trois ans.

Toujours, je l'ai noté déjà (bien qu'allié à la paresse), le goût du travail bien fait. Je peux lutter des heures et me tendre avec désespoir pour atteindre à l'accord de trois mots. En général, je trouve. Ai-je dit qu'on n'a jamais été content ici des traductions des pontifes néo-hellénisants, et que les miennes, d'une fabrique sans enseigne, trouvent faveur ?

J'avais écrit à Simony, en le priant de saluer pour moi San Miniato. C'est là-haut que le hasard lui a fait recevoir ma lettre qu'il est allé le jour même lire à Berenson. Excessive exagération du public ; je veux dire qu'une lettre banale sur la Grèce envoyée à Mme P. l'a bouleversée. De même Simony. J'essaie pourtant de ne point dépasser ma pensée, de ne rien dramatiser, surtout à présent où les boutiques croulent sous les marchandises cachées durant l'hiver dernier ; les commerçants ont enfin découvert que les prix n'ont plus chance de monter. Les beaux jours sont passés.

Michel m'apprend que Gide faisait le projet d'écrire un article sur Desnarter¹. Mes notes sur ce dernier que j'avais envoyées en France ont ému Michel. Pour que j'écrive quelque chose, il me faut un deuil ou quelque grand retournement (ma fugue). J'ai toujours dit que j'étais un écrivain qui n'écrit pas. Parfois (jadis, ma prison de Toulon) j'allai jusqu'à souhaiter le malheur. J'avais alors grande confiance en moi. L'ai-je perdue ? Je me sentais, et de tout, d'avance, victorieux.

Sorti après mon thé pour aller au cinéma sans un grand état d'allégresse. Quelle sottise, me disais-je, d'aller s'enfermer, mieux vaudrait flâner dans la nuit et se livrer à son démon. Mais je m'étais comme un devoir fixé d'aller à ce film² (mes loisirs sont comptés...). On donnait d'abord un film allemand incompréhensible pour moi, ce qui me permit de rêver presque à mon aise à ma traduction (ça se passe à Olympie dans l'atelier de Phidias). Sans doute aurais-je dû rentrer chez moi, sur le mo-

1. Ce nom est de lecture incertaine.

2. *Les Inconnus dans la maison* (?). [Note de R. L.]

ment utiliser l'exaltation (moins fréquente que jadis) qui s'était emparée de moi. Touchante aventure après le cinéma, alors que je ne songeais qu'à rentrer à l'heure juste pour dîner. Tendresse et jeunesse, ravissantes vertus un instant conjuguées. Mais ce fut bref, un peu mystérieux, correspondant, je crois, à ces désirs (surtout de curiosité) qui saisissent les enfants comme une vague de fond.

Passé la soirée chez les L. Parlé de poésie, très exactement de celle que je traduis.

Guère envie de lire. Un travail exclut l'autre. Ce n'est pas être un grand homme.

16 fév.

Une grande journée s'ouvre vide, pas de cours aujourd'hui. Aucune envie de lire, pour m'appartenir un peu à moi-même. Joie d'un ciel pur entrant par mes fenêtres. Tout à l'heure, dans mon lit, à peu près achevé le *Pantarcès* qu'on me disait impossible à traduire ; un appétit vorace me pousse à m'exprimer indirectement dans Sikélianos, et je regrette ce matin de n'avoir pas d'autre « mot à mot » sur quoi m'exercer. Désir d'envoyer aux *Cahiers du Sud*, pendant qu'il est encore temps, quelques poèmes ; il faut au plus tôt imposer au public le nom de Sikélianos.

Émerveillé par un album de Germain Pilon ; je parlerai de lui lundi. Je ne faisais cas jusqu'ici que de Goujon. La Nymphé de la Seine ornant la bibliothèque de Gide est sacrée pour moi.

N'arrivant pas à bien comprendre une image, couru chez Sikélianos. Il s'agissait de la queue d'un paon comparée au ciel étoilé. Cela est pris de Pausanias décrivant le trône de Zeus d'Olympie. Je me remets sans tarder à la besogne, pris d'impatience, mais je sais bien que lenteur et repos me seraient favorables. Je demande à chacun, ces jours, ce qu'il serait bon de traduire en français ; j'écoute les avis.

Fini enfin ma traduction. Je l'ai lue à tous ceux que je rencontrais pour l'éprouver ; je trouvai chaque fois un mot ou deux à changer. Chez les L. je découvris la moitié d'une strophe vraiment faible, ils furent d'accord avec moi. Je craignais d'avoir encore une ou deux heures de travail à fournir sur ce texte harassant, mais soudain, pour prouver aux L. que je n'étais pas une nouille, bandant toutes mes énergies et me mettant à composer à voix haute devant eux, je réparai ma strophe en cinq minutes.

20 fév.

Cet excès de lyrisme m'avait comme épuisé. Pendant plusieurs jours, la poésie de Sikélianos me sembla toute désenchantée. L'autre soir, chez lui, tous les poèmes qu'il me lut me semblaient intraduisibles (*id est* : sans intérêt). Heureusement, ce matin, après un jeûne de trois jours, je

me sens un peu mieux disposé. Combien je sais mal travailler ; je me jette à la besogne avec fièvre, je m'y donne tout entier, au point d'en perdre le sommeil — et puis ensuite, je demeure vidé. Un peu ragaillardé par la vue de l'exemplaire des *Cahiers du Sud* (janvier 42) que Sikélianos a reçu hier des mains de Millieux. La revue demande autre chose. Il nous faut travailler. Il m'a fallu plus d'une année pour savoir que le poème avait paru. Que de choses durant ces douze mois m'avaient tout à fait désintéressé, éloigné de cette traduction. On vit loin, on reste en dehors. Les nouvelles de France sont comme des signaux faits au hasard et qui parviennent à contre-temps.

C'est sans doute une forme de timidité (combien ai-je pu douter de moi par souci extrême de perfection, ambition funeste du chef-d'œuvre) qui me fait entrer... dans les lettres par une traduction.

Êcœurement indicible à lire quelques *NRF* que m'envoie Maman ; nous aurons besoin de haine et de dégoût ; il faudrait même dès maintenant ouvrir un livre de comptes. Les lâches insultent de leur cri ceux qui préfèrent se taire. Incapables de comprendre la dignité, et même l'éloquence d'une voix silencieuse.

Lettre de Berenson¹. Gide ayant quitté Sidi-bou-Saïd se trouvait à Tunis le 15 décembre, préparant son anthologie de la poésie. Cela infirme une partie au moins du reportage hongrois, que Gide eût offert ses services aux Alliés à leur arrivée en Tunisie. Ils n'arrivèrent d'ailleurs que dans l'extrême Sud, et encore eût-il fallu que Gide s'y fût trouvé, ce qui n'était pas démontré. Les mots de Berenson me rassurent un peu (sans le vouloir) ne lèvent pas toute mon incertitude, mais c'est tout de même une éclaircie. J'y reviens, nulle part il n'a été parlé de cet accident, sauf dans un journal hongrois. Ayant l'occasion d'écrire l'autre jour à Paris, demandé qu'on réclame, si l'accident se confirmait, mes lettres que Gide avait mises de côté à mon intention.

23 fév.

Assez rare absence de tout événement, extérieur ou intérieur. (C'est là ce qui peut conduire à la débauche, laquelle, je le sens bien, en ce moment, n'est pas selon mes forces.) Ce calme, cette suspension de la vie peuvent être fort bien avant-coureur d'événements. Il y a de l'attente dans l'air. Ce carnet, depuis plusieurs semaines, est tout insipide ; je me sens si peu vivant que je n'arrive pas à écrire aux amis de Florence que je voudrais amuser. Que l'art est long ! Ma traduction du *Pantarcès* a dû

1. Je n'ai retrouvé aucune des lettres que Berenson m'écrivit pendant la guerre. [Note de R. L.]

subir au moins dix corrections sur les conseils d'A. L'auteur avait beau être satisfait (il tient à ce que je signe seul la traduction), j'ai bien dû reconnaître qu'il restait des faiblesses. A. est exigeant et sévère ; je l'ai dit souvent : rien ne m'est plus agréable qu'un critique féroce.

24 fév.

Hier, journée libre, mais vague. Lecture des *Mémoires* de la Palatine. Parcouru des *NRF* de 1924 et 25 — le temps de mon initiation à la littérature. Débuts de Jouhandeau, entrée du surréalisme. Mes seules joies, dans un jour flottant, furent quelques bonnes expressions que je trouvais en flânant pour ma traduction.

Tâché, malgré une nuit noire constellée où retentissaient les chants du Carnaval, de ne point rôder. Je n'y gagnai qu'une grande difficulté à m'endormir.

27 fév.

De consultation en consultation, amélioré encore mon *Pantarcès*. Ayant rencontré tous mes amis de bon conseil, je pense être arrivé à la version définitive de ce poème à la gloire d'un garçon dont je presentais plus ou moins l'existence. Ce qui me rassure un peu sur moi-même, c'est ma soif de progrès. Tous les moyens me sont bons. J'interroge les gens, je leur lis mes manuscrits (ainsi je les entends avec d'autres oreilles). La moindre étincelle d'émotion chez autrui, la moindre critique me sont précieuses. Il s'agit pour moi avant tout de faire *mieux*. Je le découvre enfin, le travail, la recherche même est un but. Les difficultés qui me semblent insolubles, telle strophe boiteuse que je retourne dans ma tête durant une semaine, il arrive un instant où elles s'épanchent d'elles-mêmes. Le tout est de ne pas se satisfaire d'à peu près. Je ne sais où est la joie la plus grande : dans la recherche ou la découverte.

Culot extrême du directeur de l'Institut. Personnage soi-disant patriote et noble, toujours la main sur le cœur et les grands mots à la bouche. Je viens d'apprendre que tel de ses collègues (je ne l'ai pas connu), ancien professeur de l'Institut, est tombé au front en juin 40. Le directeur en fut averti en décembre de la même année, et il n'en souffla mot à personne, pas même à sa femme. Cela s'appelle être Français. La raison de ce silence est que le directeur n'aimait pas le professeur en question ; il lui reprochait d'appartenir à l'Action Française.

Je me suis procuré les recueils de Fauriel et de Marcellus pour lire les chants populaires grecs. Katsimbali m'a prêté l'anthologie de Pernot. Assez d'exaltation à considérer ces livres sur ma table. Je n'y ferai qu'une plongée (sentant bien au-dessus de mes forces de devenir un néo-helléniste). Mais cette étude, plutôt ce rapt de quelques fleurs, de quel-

ques rythmes pourra me féconder. Il s'agit pour moi à la fois de découvrir ce que dit la Grèce ; plongé dans son atmosphère, je suis préparé à l'entendre. Et il s'agit aussi de voir comment les autres s'y prennent dans leurs traductions. Je deviens orfèvre.

28 fév.

Palamas est mort hier matin (à quatre-vingt-quatre ans). Katsimbali et moi lisions de ses vers avant-hier, à vrai dire horriblement traduits (comme presque toute la poésie grecque). Promenade au jardin royal, armé des anthologies qu'on m'a prêtées et lisant, dans les premiers souffles printaniers, quelques fragments de l'œuvre immense de Palamas. Malgré la trahison des traducteurs, leur ignorance du français, assez souvent la grandeur perce. Vers sur la mort de son fils (un bébé). Un poème sur la nudité de la femme et de l'Attique où parle un faune... Je trouvais un plaisir, faut-il dire malsain (plaisir presque voilé de larmes) à écouter une voix si fraîchement tue parlant en cadence de sa mort future et rendant immortelle la perte d'un petit enfant. Il me semblait que ce petit, avec la mort de son père, mourait une seconde fois. Il me faut dire aussi — malgré les cris de désespoir souvent poussés par Palamas en butte à l'incompréhension — que j'ai rarement mieux senti combien la grandeur du verbe garde les âmes de mourir.

La Muse au Cabaret, de Ponchon ; déception. On est loin de Saint-Amand. *La Cité des Eaux*, de Régnier, que je parcours avant une leçon sur la sculpture de Versailles ; vieilli et plat, des négligences, des faiblesses (« accoude au dossier d'un fauteuil »), emploi entortillé des prépositions. Auteur cependant sympathique. Aucunement grand.

Obligé de rester dans ma chambre pour préparer ma leçon (hélas ! c'est dimanche). Je n'avais pas jusqu'alors trouvé la thèse de Francastel. Il faut m'y atteler. Remords. Jusqu'au coucher du soleil la lumière sera exquise. Dans la nuit close, que d'étoiles et de beautés furtives. Toujours tiraillé...

2 mars.

Écrit à Simony et Berenson. Deux lettres qui n'ont rien d'excellent. Mais il me fallut prendre sur moi, violenter mes routines, tant mes journées se passent occupées et nonchalantes. Le mieux à faire dans une lettre est de raconter tout bonnement sa vie actuelle. Moi, j'embête les gens avec les joies de la traduction.

3 mars.

Hier, journée intéressante ; elles se font rares en dehors du travail. Je m'étais donné une espèce de congé pour faire le matin quelques courses (consulat, banque, police des étrangers) et m'étais promis de finir mon tour chez Mme C. Le jour était tendu de gris, ce qui me faisait une es-

pèce de plaisir. Le printemps n'insulte pas mon cœur, mais m'invite trop violemment au *farniente* ; et je n'ai pas besoin de ces invitations.

Mme C. venait de sortir, des caisses où on les avait cachés en 1940, quelques vases, peut-être les plus beaux du Musée. Ils étaient alignés sur le marbre de la cheminée, vaguement humides d'avoir été ensevelis. À peine entré dans le bureau, je tombai en arrêt ; nous avons trop été sevrés de beauté. Un lécythe élancé, où se profile un grand jeune homme déclarant son amour à une femme assise. Quelle ampleur dans la draperie, quel nerf dans le dessin où ne sont indiquées que les lignes essentielles. Mme C. venait de reconstituer un vase rouge à fond noir, d'un vernissé éclatant, décoré d'un homme au visage barbu, l'œil fixe, les traits contractés ; une immense passion se lit sur sa figure : c'est qu'il regarde un jeune homme sur le point de quitter la palestre. Celui-ci, merveilleusement drapé, au moment de sortir, soudain se retourne dans un air de surprise hésitante, appelé par ce regard qui le poursuit.

Longue après-midi chez K. Travaillé le *Satyre* de Palamas. Poésie faite de rien, point d'images, pas de syntaxe alléchante, encore moins de récit. Tout le poème n'est qu'un chant à la nudité de l'Attique où même un arbre fait une tache discordante ; un chant aussi à la nudité de la femme. Arriverai-je à force de blancheur et d'ardeur à suggérer la beauté de ces vers dont la simplicité est bien la pire gêne pour un traducteur ? Le culte de K. pour Palamas n'est pas sans grandeur ; rien de la superstition presque malade de Julien M[onod] pour Valéry. Non content d'employer la rarissime édition originale du *Satyre*, il avait près de lui un carnet de toile tout noirci qu'il portait sans cesse avec lui dans la grande guerre où il avait calligraphié à vingt ans des vers de Palamas. J'ajouterai qu'il connaissait le poème à peu près par cœur (et même l'avait jugé intraduisible quand il établit son anthologie en anglais). Ceci expliquera que le jour des obsèques, quand un magnifique militaire blond vint déposer sur la tombe une couronne du III^e Reich et faire le salut hitlérien, K., sans trop savoir comment, se mit à entonner l'hymne national. Bien vite, il s'aperçut dans le silence que sa voix était seule ; tous ceux qui l'entouraient ou qui, juchés sur les tombes en grandins dans le cimetière, l'observaient déclarèrent ensuite qu'il était livide. Mais à la fin du second couplet le mot de liberté fut soudain repris par la foule, et chacun poursuivit l'hymne devant les officiers allemands et italiens au garde à vous, stupéfaits sans doute de ces chants dans un jour funèbre. Le président du Conseil que chacun bousculait à plaisir était, dit-on, agité de tremblements et ne put attendre la fin de la cérémonie. À l'église, d'une voix tonnante, Sikélianos avait déclamé un poème écrit dans la nuit (naturellement interdit par la censure) ; sur ce cercueil, disait-il, est accoudée la Grèce.

Quant à l'archevêque, il souligna que depuis Homère, malgré tous les envahisseurs, la Grèce n'avait jamais cessé de vivre et de se maintenir. Ceci prononcé à la barbe des personnes officielles, dans un langage théologique, crosse en main. Sikélianos tint à honneur de porter le cercueil de l'église au cimetière ; autour de lui, des étudiants se relayaient. Sur une photo où le cercueil semble un peu vaciller, on découvre au premier rang le visage impérial de Sikélianos et le tendre profil d'un lycéen.

K. déboucha un cognac de 1902 et, sans doute pour se détendre, se mit à lire du Verlaine. « Et maintenant, aux fesses ! » Il tira même d'un tiroir un poème inédit de Malakassis d'une obscénité ardente. Étrange impression d'imaginer sur un lit amoureux, insatiable, cet homme que j'allais visiter les derniers mois de sa vie à l'hôpital. Il se mourait d'un cancer. Ses mèches blanches, sa maigreur le faisaient ressembler à Michelet. K. enfin mit la main sur *Le Chat noir*, je veux dire sur des feuilles volantes, sur des recueils de chansons illustrées par Steinlen du vieux Montmartre. Bruant, Mac-Nab, Xanrof... Il y eut là, pense K., une véritable poésie épique (les épinettes, les mecs, les boulevards extérieurs...). Ces morceaux qui datent de cinquante ans, plusieurs en effet n'ont pas vieilli. Ils sont de bonne langue (simples) et surtout sans littérature. Souvent, c'est le cœur et la vérité qui les inspirent...

4 mars.

Je ne sais pas si ma version du *Satyre* est bonne ; c'est un poème sans matière, je l'ai dit, et des plus elliptiques. D'abord, je n'étais pas bien sûr de le comprendre, mais en le mettant en français, obligé de serrer les mots, de les placer selon un rythme, le sens peu à peu m'en est apparu.

5 mars.

Retour du froid. Dans le midi, mars et même avril sont les mois les plus désagréables. Pas de feu chez moi, mon pétrole est décidément détestable ; mon poêle ne fait que fumer. La bibliothèque de l'Institut est fermée (congé de Carnaval). Les théâtres sont en grève. La fin de l'après-midi est lugubre. J'ai parcouru distraitemment des livres, j'ai corrigé des devoirs. Mais à présent j'ai les pieds glacés. Un poème est sur le métier, ou plutôt j'ai fait hier le mot à mot de *Pan* avec K., et me suis bien gardé depuis de le relire, désirant laisser l'impression fermenter. Il s'agit d'exprimer une grande chaleur avec des troupeaux fumants dans la canicule. C'est une chose à écrire en hiver. On a été content du *Satyre*, que je croyais intraduisible. En fait, il m'a coûté peu de peine. Importance de l'unité d'émotion et d'humeur. Parcouru des traductions de Palamas ; les plus souvent médiocres. Lu un tome de la *Renaissance* de Michelet (j'ignore d'ailleurs s'il y en a plusieurs).

7 mars.

Rythme à deux temps. Je n'ai pas entamé *Pan*. Il me faut me reposer après *Le Satyre*. Je fais mes traductions dans la joie, mais cela mobilise le meilleur de mes forces, je dois entrer dans tout un univers, c'est un vrai voyage. Besoin, ensuite, de quelques jours pour souffler, et me refaire. Les gens qui disent que mes traductions sont des sortes de création n'ont peut-être pas tort. Avec plus de pratique, de maturité, de force, je pourrai peut-être plus facilement passer d'un poème à l'autre. Je ne sais s'il faut le souhaiter ; il y a le risque de monotonie. Commencé les énormes *Voyages en France* d'Arthur Young. Congé du Carnaval ; pas grande envie de faire grand'chose ; on entend, la nuit, des chants. J'ai toujours eu une sorte de pitié pour ceux qui s'amusent à jour fixe ; le contretemps n'est pas pour me déplaire. Pourtant, rien ne me plaît davantage que la communion, et d'être à l'unisson. J'y ai dû mes joies les plus grandes. Mais, tout compte fait, j'ai mes fêtes à moi qui ne coïncident pas toujours avec celles des autres. Bon souvenir des Carnaval 39 et 40 à la Placca. Le dernier avec Théo, exquis compagnon, avec qui être soi-même sans contrainte.

Peur de l'ennuyeux avenir. Il faudra dix ans pour refaire une Europe vivable (où l'on pourra voyager, etc.). Comme je suis toujours résigné à la fatalité, cela ne m'affecte pas profondément. Je crois d'ailleurs que mon instinct, en me faisant entrer aux « œuvres », m'a fait choisir une perpétuelle occasion de fuite — sauf maintenant où je suis bloqué, comme presque toute la terre. Je serai très heureux de retrouver la France dès qu'il sera possible, mais je sens, je pressens qu'au bout de quelque temps j'aurai le désir de repartir pour trouver du nouveau. Une chose amusante, c'est que j'aurai connu les Grecs malgré moi. Ils m'intéressaient peu ; j'étais seulement content de voir leur pays. Mais mon séjour s'est prolongé sans mesure et il se trouve qu'il n'y a pas de gens aujourd'hui que je connaisse mieux que les Grecs. Une connaissance sans amour (sans amour complet, *a priori*), est-ce vraiment une connaissance ?

8 mars.

Matinée musicale à l'Institut. Commémoration de Palamas. Millieux lut quelques poèmes traduits par Baudry et Clément, les deux spécialistes. Oserai-je dire que *Le Satyre* que je lus ensuite déchaîna les applaudissements ? Ce n'était plus la traduction froide et professorale des néo-hellénistes. Je crois que je renoncerai à traduire le *Pan* de Sikélianos ; l'impression qu'il faut rendre est des plus difficiles ; j'aurais beaucoup de peine pour peu de résultat. (En général, ce n'est pas la difficulté que je redoute, elle me soulève. Mais il faut qu'il y ait dans le poème un écho à

mon cœur.)

Soirée, après le concert, chez Amandry ; une partie des gens étaient costumés (pas moi, qui refusai un habit chinois préparé à mon intention). Je n'ai jamais porté le deuil de ma vie, et pourtant je me considère « en deuil ». De qui, de quoi ? un deuil global. Dansé par acquit de conscience ; je veux dire que dans ces mois incertains pareille réunion ne reviendra peut-être pas de longtemps..., et puis, pour que la danse m'amuse, il me suffit de commencer. D'abord je patauge, puis quelques souvenirs me reviennent. De même en Italie, je retrouve bientôt quelques phrases.

10 mars.

Dernier jour de vacances. Corrigé le matin des dissertations. Quelques-unes réussies. J'avais proposé « Rousseau, premier vagabond de la littérature ». Cette formule qui étonna bon nombre d'élèves, je l'avais entendue jadis de Gide à Challes (nous parlions des Charmettes qu'il venait de visiter). J'avais proposé aussi des sujets plus clairs. Un peu ennuyeux, de corriger des dissertations, mais c'est pour les élèves le meilleur exercice. Moi-même, d'ailleurs, ces lectures attentives me font le plus grand bien. En attendant le déjeuner, relu deux pages de Saint-Simon ; je tombai par hasard sur le passage si amusant des voyages de Louis XIV en carrosse, accompagné des dames...

Passé une heure à feuilleter de grands albums de Piranèse, les premiers, point les plus beaux ; des joies m'attendent...

Les examinateurs au bachot étaient invités par la famille F. Thé amusant, on dansa ; plaisir de causer avec quelques jeunes candidats et candidates. Leur émotion vaguement respectueuse, le désir de paraître à son avantage, etc... Fini la soirée chez V. Parlé de Solomos, ou plutôt V. lit et traduit quelques fragments de ce poète que tous saluent. Est-il impossible à traduire ? Le peu que m'a montré V. ce soir ne m'a point frappé. Il va chercher d'autres endroits. Il existe une prose curieuse, récemment découverte, d'un style apocalyptique, plan de poèmes écrit à la fois en grec et en italien ; il n'y aurait qu'une vingtaine de pages. Peut-être cela sera-t-il plus abordable, bien qu'obscur, mais d'une obscurité belle et troublante. Solomos (père de la poésie grecque) est tout inconnu en France.

Un peu ennuyé de reprendre l'Institut demain ; les premiers jours de ce congé, il me manquait... J'ai pris maintenant l'habitude du repos...

12 mars.

Il a plu toute la nuit, il pleut encore. Terriblement perméable à l'humide, au point que je me réveillai ce matin après l'heure de mon cours. Je bondis, et courus tel quel à l'Institut. Les élèves intrépides m'atten-

daient. J'avais préparé avant de m'endormir le sujet des *Liaisons*, mais on me fit un exposé sur Laclos si riche que je n'eus presque rien à ajouter (les citations étonnantes que j'entendis me donnent envie de relire le roman). On fit un second exposé, sur Shakespeare en France. L'heure s'avancait. On vint m'appeler, car j'avais donné rendez-vous au photographe pour mettre au point l'appareil de projection. Ce sera maintenant merveilleux. Traversant de nouveau la pluie, couru chez moi me raser, faire deux œufs à la coque, etc. J'avais tout laissé en panne... Il est une heure. J'ai à peu près rétabli l'harmonie de ma matinée, sauf un rendez-vous de dentiste que j'ai décommandé.

Travaillé l'après-midi sur Puget. Thé chez It. ; il avait invité quelques jeunes gens, ce qui me fit rester malgré la banalité des conversations. Parmi les garçons, il y avait Gogo, mon ancien élève de Spetsai, que j'ai connu à quinze ans, très jeune Hermès. Étonnante mémoire et facilité d'assimilation qui le font briller avec peu. Tel il était, tel il demeure. Amusement de retrouver les opinions que Dawson et moi émettions devant lui, et qu'il sut faire siennes... Comme il projette un travesti de Bacchus, il se met à réciter quelques vers anglais qui étonnent tout le monde, mais que bientôt je reconnais avec mélancolie, car je les savais jadis par cœur et lui en avais montré la beauté. C'est l'endroit où, dans l'*Ode au Rossignol*, défile Bacchus « with his parols »...

Toujours la pluie ; au fond, ça m'enchant (bien que je la déteste), pas besoin de courir, de flâner. Donnés à la dactylo les poèmes récemment traduits (4 Sikélianos, 1 Palamas) ; à la première occasion je les expédierai en France.

Je poursuis la correspondance de Voltaire.

15.

Je suis arrivé à traduire *Pan* que j'avais laissé dormir dix jours, n'y accordant pas un regard, et même fermement décidé à l'abandonner. Mystérieusement le désir m'est venu de faire cette traduction (meilleure disposition glandulaire ?). Peut-être avais-je inconsciemment choisi les mots nécessaires. J'ai fait, en tout cas, ce que j'ai pu, mais pour un résultat que je croyais médiocre. Ce poème est trop descriptif. Il faut un peu de mouvement (pas trop) pour qu'un texte traduit puisse toucher. Malgré tous mes efforts, l'impression de beauté n'est pas souveraine (de même pour *La Voie sacrée*, qui est sur le métier depuis un an). Tout cela m'apprendra à choisir (ou à reconnaître) les morceaux dans mes cordes. C'est une affaire d'intuition, que j'éluciderai peu à peu. Depuis dix jours, mes collaborateurs (Katsimbali et Sikélianos) sont au lit ; tout est en panne. C'est assez profitable. Je veux dire que le temps qui passe, l'oubli, les stagnations, rien n'est meilleur pour le travail poétique. Je commence à

comprendre le mot de Baudelaire sur le temps.

Reçu ce soir mes traductions dactylographiées. Pas eu un seul tres-saillement de honte. Elles rendent un son plein. C'est vraiment du français, et frémissant. Dommage que mon style ne me serve à rien !

Visite à Sikélianos, toujours au lit. Soirée chez les A. ; je ne puis m'empêcher de leur lire *Pantarcès* et, le lisant, soudain je me rappelai combien chaque mot, chaque phrase m'avait coûté d'effort, mais maintenant j'ai conquis la forme définitive. Il faisait un froid sec à vous fouetter l'esprit. Heure agréable, ce matin au coin du feu, à relire *Rome, Naples et Florence*. Mes meilleures lectures se font à la dérobee ; je m'empare d'un livre à la bibliothèque et d'un seul saut je m'y plonge.

17.

Faute de pouvoir me promener — il pleuvait, — je fus au cinéma l'autre soir. J'y allai avec des remords ; je travaille si peu ! Et puis, tout plaisir que je goûte seul me paraît impie. Je n'avais hélas personne à inviter. Or je fus ravi. Le film (*Péchés de jeunesse*, avec Harry Baur), pour n'être pas génial, était exquis. Baur, parfait comédien (je l'avais oublié), et surtout plusieurs scènes jouées par des enfants de Paris qui m'eussent valu de grands coups de gueule si Gide m'avait accompagné.

18 mars.

... Lu de nouveau, hier soir, avec V., du Solomos ; la beauté de ses vers tient surtout à la langue, à la disposition des mots, et c'est ce qui fait sa grandeur en le rendant intraduisible. Je ne désespère pourtant pas de finir par rencontrer un passage *étrange*, capable en français de dépayser le lecteur, pour lui faire sentir un frisson. Jusqu'à présent, ce qu'on m'a lu paraît banal.

Fini ce tantôt (surveillant un examen) Le Côté de Guermantes. Je n'ai jamais lu Proust à la suite, ni avec beaucoup d'attention. Mais je l'ai lu souvent, et continue de croire que son œuvre est une bible pour un moderne. Je m'y sens de plus en plus à mon aise. Pensé plusieurs fois à F. pendant cette lecture. Proust lui était très présent. Il en citait des scènes.

21 mars.

Réveillé à 6 heures, car j'avais appris hier soir *in extremis* qu'il y aurait un concert ce matin — le premier depuis de longs mois. Il ne restait pas une place. Heureusement, un brave homme me vendit son billet. Je m'élevai au poulailler, où force jeunesse (anciens élèves, étudiants...) me héla. Quelques moments d'émotion (andante de la 2^e Symphonie, début d'un concerto de Mozart, avant l'apparition du piano). J'avais peut-être plus besoin de l'atmosphère du concert, où toutes les émotions restent

possibles même les jours où elles ne pourront paraître, que de la musique elle-même. Je pus rêver, et non sans profit, au *Solon* (de Sikélianos) depuis hier sur le chantier. C'est une pièce mouvementée (de l'intérieur) ; j'en peux faire, je crois, quelque chose.

Temps triste et gris, venteux. Dormi deux longues heures ce tantôt (ma nuit fut brève). Commencé une vie de Solomos en anglais. K. m'en parlait longuement hier. À la fois las de l'académisme et peu féru des excès romantiques, il chercha autre chose, me dit-il, et trouva, cinquante ans avant PV, la poésie pure. Il serait temps de donner sa place à Solomos. Par malheur, il n'y a pas un vers de lui qui soit traduisible. Allez traduire « la fille de Minos et de Pasiphaé »... (Cela pourtant ne me décourage pas. J'espère encore mettre la main sur un fragment possible. Solomos n'est que morceaux inachevés...) « Ce fut un ivrogne, me dit K., il se perdit de boisson. Mais le vin et l'alcool ne furent, je crois, chez lui, qu'un substitut de l'homosexualité. Vers l'âge de 40 ans, il se mit à boire, et adieu le travail. Il avait pour coutume de toujours recommencer les mêmes vers pour les mener à plus de perfection. Il ne ferait pas bon trop crier l'homosexualité de Solomos ; il convient que tous les grands hommes soient des anges. Mais j'ai mes preuves. Je connais les moqueries des contemporains, certains détails (il ne pouvait souffrir de voir une femme manger), non pas qu'il fût misogyne, mais chez lui la femme est toujours idéalisée. Le *Porphyras* fut inspiré par un jeune Anglais qu'il avait vu se jeter nu dans la mer à Corfou et qui fut dévoré par un requin, et certains vers de ce poème sont les plus beaux de notre langue¹. J'ai connu un très grand nombre d'homosexuels (et de me citer plusieurs écrivains d'Athènes), et j'ai observé qu'il y a pour eux vers la quarantaine un âge très critique. Certains renoncent à l'amour et le remplacent par des drogues, d'autres se jettent brusquement sur les femmes. Solomos, lui, devint ivrogne. Il renvoya son serviteur qui l'avait volé, puis le reprit. »

22.

Passé la matinée non sans joie sur *Solon*. Terminé (ou presque). Un morceau que l'on sent, les mots viennent d'eux-mêmes pour le traduire. Le tout est d'y entrer, de s'incorporer à la pâte. Lu à mes élèves quelques morceaux de Hugo (*Contemplations* et *Châtiments*). Fait un cours sur Coustou, Lemoyne et Bouchardon.

... Je tins, ce soir, les gens deux heures à table à raconter des anecdotes. C'est bien la première fois de ma vie...

1. (Surtout, il ne fut pas se battre en 1821.)

24 mars.

Froid et vent. Depuis des jours, on ne voit plus le ciel. Je m'en réjouis sans mesure. La tiédeur du printemps serait la ruine de mon travail. Rôder m'est impossible, et l'amitié de M. me procure d'ailleurs un calme relatif, avec le bénéfice d'un doux éblouissement. Longue matinée hier, chez V. à lire du Solomos ; plusieurs fois senti le passage du Dieu. Nous lisions le début des *Libres Assiégés*, ce poème qui n'est qu'un tissu de variantes. Je n'ai point pris de notes, désireux d'abord de me plonger dans un climat pour moi tout nouveau. J'ai espoir d'en sortir un jour quelque chose. En tout cas, rien ne m'excite davantage que d'exercer mon intuition ; c'est alors, peut-être, que je me sens le plus moi-même ; toutes mes forces se bandent et je nage dans la joie. C'est ma méthode, de m'associer du dedans à la sève d'un texte, mais abandonner l'attention clairvoyante.

Passé toute l'après-midi dans mon « poêle » à lire presque en entier l'étude de Jenkins sur Solomos ; tout en me fiant à l'intuition, je ne laisse pas de me documenter... Appris le soir qu'une collègue nouvelle m'apporte de Paris une valise pleine...

25 mars.

Réveillé excessivement tôt. Ma montre était arrêtée. Il faisait nuit noire. Parcouru l'année 1926 de *La NRF*. Ne pouvant pas me rendormir (le jour commençait à se lever), je décidai de faire une chose étonnante (pour moi). Je quittai la chaleur de mon lit et fus sur le balcon ; la ville était encore vide et silencieuse ; les rayons indirects du soleil éclairaient Salamine. Rien de beau, sinon la surprise de me voir, dans la saison froide, si tôt dehors. Bientôt d'ailleurs recouché.

Visite hier soir à Sikélianos pour lui lire *Solon*. Sa femme et lui se récrient à chaque strophe. C'est un triomphe. Il me serre dans ses bras.

« Vous êtes tout rayonnant », me crie-t-il quand j'arrive. (« Tu es solaire ! » me disait jadis Max Jacob.) « Quelle chaleur ! Je comprends que Gide vous aime ; il doit vous trouver son ami le plus vivant de France. » La cause de mes rayons est sans doute le calme presque parfait que m'apporte M. et l'enthousiasme où me maintient la découverte de Solomos. Je suis tout plein d'espoir de traductions, « mais, dis-je à Sikélianos qui me cite quelques vers de Solomos dont je lui ai parlé et qui me mettent les larmes dans les yeux, vous m'avez dit que Solomos est intraduisible. — Je ne le dirai plus maintenant, car je croyais aussi mon *Solon* intraduisible. » T. et K. arrivent. Il me faut lire de nouveau ma traduction. K. tout effervescent me raccompagne. Mon amour de Solomos le touche. Rien n'a été fait pour lui et sur lui. Rien n'est plus difficile ; ce ne sont que fragments sans cesse recommencés. Mais il s'agit d'un des

poètes les plus purs que le monde ait connus. Cela vaudrait de tenter l'impossible — ce qui n'est pas pour me déplaire. Il me faut d'abord une incubation.

Aujourd'hui, fête nationale. Voici quatre ans, Gide arrivait à Athènes. Il pleuvait à verse. La mer était démontée. Je reçus une dépêche le matin à Spetsai. Je partis dans la nuit pour Nauplie, y couchai, fus à Athènes à 11 h du matin et me postai devant l'hôtel Acropole. Gide, ne m'espérant pas si tôt (il attendait peut-être d'avoir une dépêche), était sorti. Soudain je le vis de loin arriver, encombré d'un manteau, de livres, de papiers, se butant, s'accrochant à d'invisibles obstacles. Je traversai la rue, je passai derrière lui, un court instant je m'amusai à le suivre, mais, n'y tenant plus, je me jetai sur lui.

Athènes, 10 avril 1943.

Départ de la légation. Peut-être n'aurons-nous plus de courriers. Profité pour écrire — peut-être pour la dernière fois — longuement à la maison. Envoyé 2 kgs d'huile et 2 kgs de savon, objets introuvables à Paris. Le colis pourra-t-il arriver ? Écrit un mot à Claude, Étienne et Noël. Le départ de la légation laisse les caisses à peu près vides ; d'ici un mois, on n'aura plus le sou pour nous payer. Cette misère imminente décidera Vichy, je crois, à de grandes mesures, et j'ai idée que nous y gagnerons. Je satisferai, en ce cas, une fois de plus, ma passion vestimentaire.

Réveillé de bonne heure, je lis avec une fraîche attention le *Laocoon* de Lessing. Fini hier les *Annales* de Gœthe ; je n'ose même pas être confondu par tant de plénitude. J'ai lu et relu à la Sorbonne jadis les dix volumes de la traduction Porchat. Sans que je sache un mot d'allemand, je ne puis dire que Gœthe me soit un étranger... Ma fièvre de lecture printanière bat son plein (fini une étude de Massé sur Firdousi, commencé un bouquin d'Hildebrand sur Dino Compagni...). Ce que je demande aux livres est aujourd'hui beaucoup p'us net.

Envoyé aux *Cahiers du Sud* cinq Sikélianos et un Palamas. Après un temps d'apaisement (mais sans cesser d'y penser), je me relance dans les traductions. Il faut que cette année voie naître une petite anthologie.

Cours hier matin sur Rousseau et l'âme sensible ; parlé avec assez de facilité. Cherché des documents sur Rodin ; des inconnus m'ont demandé quelques projections.

Fait des commissions ; joie chez le fleuriste. Sieste assez longue l'après-midi, une heure chez T. pour discuter l'éblouissant *Porphyras* de Solomos ; j'ai presque l'illusion que ce poème m'attendait ; du moins lui fallait-il un traducteur qui pût être ému du même sentiment.

Je dîne solitaire (étant en retard) et cours m'enfermer avec Gœthe.

11 avr.

Préparé ce matin une leçon sur Barye et Carpeaux. Ce sera la dernière ; voici deux ans que je fais ce métier.

Concert dominical. Bonne exécution du concerto pour violon de Beethoven ; j'avais oublié qu'il fût si riche. Pensé durant le concert à *Porphyras* ; ce n'est pas tant la traduction que l'introduction qui me préoccupe ; il faut par ce moyen mettre les gens en état de grâce. Ce qui m'amuse le plus au concert, c'est d'y rencontrer mes élèves. Corrigé après déjeuner des dissertations (la journée était des plus grises), puis je m'introduis dans l'Institut fermé, accompagné de deux enthousiastes (inconnus) qui m'ont demandé de voir des Rodin. J'avais pu rassembler de 50 à 60 reproductions qui firent merveille sur l'écran, et m'instruisirent tout le premier car, malgré de nombreuses visites à l'hôtel Biron, je n'avais jamais embrassé Rodin dans son ensemble. La ferveur, la piété de deux adolescents me firent passer deux heures dans un étrange enchantement. Resté deux heures ensuite au chevet de Milliex et, après le dîner, assisté chez les archéologues à une leçon de bridge qui pour moi resta lettre morte. Je me sens regardé avec sympathie, ce qui me fait m'attarder tout en rêvant à Solomos.

12 avr.

Lu ce matin cent pages de *Pickwick's Papers* ; beaucoup d'amusement, quelques achats, mais il vaut mieux se réserver ; on attend une chute immense des prix après la liquidation de Tunis. Choisi des renoncules (pas pour moi). Cette fleur bon marché me touche à un point extrême. Cours sur Verlaine, puis sur la sculpture. Il y a bien de mes auditeurs que j'eusse aimé connaître. J'avais l'intention de courir dans le crépuscule, et finalement me suis laissé entraîner chez Mme C. ; bavardage à bâtons rompus sur l'Institut, etc... En retard au dîner, que je mange froid. Tentative de vadrouille ; il y a un essai de moiteur cette nuit.

13 avr.

Passé presque tout le matin dans des soins domestiques. Corrigé des devoirs. Avant de me lever, j'avais pu lire quelques pages sur Wordsworth. K. n'étant pas libre, nous remettons à huitaine nos traductions de Palamas. Préparé près du poêle de l'Institut un cours sur le préromantisme. Parcouru *Obermann* que j'ai jadis aimé ; la dernière phrase (sur les marguerites) continue de me ravir. Non sans gourmandise, tout en travaillant, je songeais à mon thé ; je me préparais vers 6 heures à rentrer chez moi, quand M. est arrivé à la bibliothèque. Je préfère tout de même la poésie aux gâteaux, et ne perdis pas l'occasion de parler de Solomos. N'ayant pas de texte sous la main, je courus en chercher un chez Milliex,

et nous pouvons revoir ma traduction naissante de *Porphyras*. M. sent la poésie dans sa respiration secrète, et ses avis me furent précieux ; l'étude des variantes, où l'on voit Solomos sacrifier le sens à la musique et à l'eurythmie, est une invite à traduire sans servilité.

Clair de lune, ce soir. Je m'étais dès le matin proposé de courir dans la nuit. Les dieux en décidèrent autrement. Je manquai la ballade faunesque d'avant le dîner.

14 avr.

Gide est-il à Tunis ? Je me réveille ce matin angoissé, car le siège de la ville approche. Aura-t-il pu se réfugier dans quelque campagne ? Je crains que ces aventures — surtout les bombardements — ne soient une trop grande épreuve. Au début, je le voyais se faufilant non sans joie dans les abris obscurs, sous son manteau, comme jadis dans les petits cinémas noirs. Mais maintenant le danger devient grave.

Matinée libre. V. vient de décommander notre rendez-vous. J'ai l'esprit assez printanier. Je sens *Porphyras* musicalement prendre forme ; je le laisse en moi se baigner ; il émergera doucement. Je vais lire ce matin en flânant, heureux de ces heures inattendues de solitude.

Ai-je noté que Paul B. a fini par se convertir ? Je l'appris l'an dernier par Étienne. L'amusant, c'est qu'en 36 B. me confiait qu'il sentait sans cesse un malheur planer sur sa tête ; il craignait l'avenir ; il avait peur. La religion est faite pour ces désespérés. Rien ne manquait à B., pas même le remords. Chaque « péché » lui en donnait, et ceci avant qu'il n'eût la foi. Certains diront que la Grâce se manifestait d'avance — d'autres diront autre chose.

Minuit.

Terminé ce matin la thèse de Legouis sur Wordsworth. Extrêmement frappé de sa théorie du bonheur, où entrent la volonté d'être heureux et l'estimation que la joie est un état supérieur. Pris quelques notes. En mars 39, voulant m'embarquer pour Spetsai, je passai trois jours au Pirée à attendre un bateau, et je connus de grandes ivresses à lire *Onde on intimations* et *Tintern Abbey Revisited*. Mon édition de Wordsworth s'est perdue, avec mon Browning. Depuis ce temps, j'ai abandonné l'anglais où je m'étais jeté avec la fougue de l'amour. *Pickwick*, peut-être, me ramènera à ces lectures.

Un élève me fit ce soir un exposé sur Zola et insista avec assez d'éloquence sur *l'Affaire*. J'évoquais pour ma part quelques romans que j'ai à la mémoire. Voici deux ou trois ans, je fis la découverte de Zola et m'y abandonnai avec délices ; j'arrivai presque à le préférer à Balzac, dont l'in vraisemblance, le côté fait de chic me semble parfois irritant.

Fait des courses après mon cours. Rentré pour le thé et pour prendre

des notes. Porté à l'Institut la thèse de Legouis et rencontré Mme Ch., avec qui je fais une partie du chemin de l'Institut Pasteur, où je ne trouve pas le docteur B., mais je désirais surtout un but de promenade. Pensé en marchant à mon poème ; trouvé quelques expressions. La fête des muscles est ma meilleure inspiration. De fil en aiguille, la nuit tombant, arrivé au jardin d'où le vent avait à peu près chassé tout rôdeur. Mme L. dîna ce soir avec nous ; cette femme exquise vient d'avoir un « accident » ; je crains que cela ne l'ait fort secouée.

Soirée chez les archéologues. Danses. Deux cavalières pour six messieurs. Bien que piètre danseur, je ne fus pas le moins prisé. Tout cela dura jusqu'à minuit, alors que j'eusse aimé mettre au net *Le Requin*.

16 avr.

Fait mes derniers cours avant les vacances de Pâques. Que de bonheur perdu ! Que ces vacances printanières auraient pu être belles ; je revis mon voyage en Crète, en 40, sans compter la visite de Gide en 39, et tant de belles heures sonnées ! Ces vacances ne compteront que quelques aventures nocturnes et des essais de traduction. La poésie, c'est heureux, me reste. J'y mets, je l'ai dit, toutes mes ardeurs sans emploi. Je suis venu tard aux poètes (je me crois d'ailleurs prosateur de tempérament ; je n'ai pas souvenir d'avoir fait un seul vers. De 16 à 20 ans, je fis quelques poèmes en prose). C'est à Rome, je crois, que la poésie brusquement s'est révélée à moi. Je me mis à apprendre par cœur des pièces des *Contemplations*, à lire et à relire les derniers volumes de Hugo. Baudelaire et Chénier m'accompagnaient. Je me mis à trouver des consolations dans les Muses ; je lisais depuis plusieurs années les poètes, mais jusqu'alors je n'y avais pas pénétré. Je descendis à Naples à Noël 34 avec Gide, qui avait emporté mon exemplaire de *La Fin de Satan* ; j'avais souligné certains vers qui n'étaient pas des meilleurs ; d'autres, fort beaux, avaient passé inaperçus. L'été suivant, au Tyrol, j'essayai d'obtenir de F. quelques révélations. Certaines se firent en barque sur le lac de Pertisau. Pâques 35 à Assise, que lisais-je ? Impossible de m'en souvenir — sinon que, bien que j'habitasse chez des religieuses, mon humeur était des plus païennes.

Chance de rencontrer à midi M., avec qui je peux de nouveau parler de *Porphyras* ; nous découvrons encore quelques expressions. M. est philosophe : j'ai constaté bien souvent que ce sont les meilleurs juges littéraires. T. me remet ce soir une édition critique du poème avec de nouvelles variantes, la photographie du manuscrit et un texte italien de Solomos qui illumine tout — à vrai dire dans le sens que j'attendais. De jour en jour, à mesure que je l'étudie, ce poème se révèle plus étonnant.

17 avr.

Je voudrais rester fidèle à mon entreprise d'écrire chaque soir quelques mots.

Levé de bonne heure ce matin (ma montre est chez l'horloger). Dernier « cours spécial » avant Pâques ; leçon sur Mme de Staël ; je ne puis parler sans rire. En suite de quoi, me trouvant en vacances, et un peu flotant, je fus au Musée voir C. pour lui porter du Solomos. Quelques détails nouveaux ; à la fin, ça va cristalliser. C. me conseille de traduire le dialogue sur la langue où se trouvent, dit-il, des réflexions sur l'art d'écrire. Il me faut en tout cas les connaître. Lu quelques pages de la biographie de Browning et passé tout l'après-midi à dormir. J'ai parfois besoin de ces longs plongeons. Je suis le conseil du D^r Biot : « Vous ne dormirez jamais assez. » Le manque de sommeil est pour moi la chose la plus redoutable ; il peut d'un jour à l'autre m'annihiler. J'ai mis un an et davantage à me remettre de mon service militaire. Je devais me lever tôt et me couchais un jour sur deux à minuit.

Fini l'après-midi et passé la soirée chez le D^r B. Beauté de l'Hymette rosé. Agréable conversation. Il y a du plaisir à causer avec un homme d'esprit. C'est une des choses qui me manquent le plus ici.

18 avr.

Deux heures ce matin chez V. sans vrai travail ; nous figurons des ébauches. Le texte du poème est si décousu, si complexe qu'il nous faut procéder à tâtons. J'ai pourtant bon espoir. Fait des courses à midi. Acheté un thé assez bon. J'aurais bien dû prendre ce paquet russe, venant de Moscou, thé des caravanes sans doute, qu'on m'offrait.

Visite au bord de l'Ilissos à Apartis dans son atelier. Il avait assisté à mes derniers cours. Je le trouve dans un réduit assez clair où pendent des toiles d'araignée, entouré de dix élèves crayonnant ; ils sont postés devant l'éphèbe (à la tête recollée) du musée de l'Acropole. Les conseils d'Apartis, de dessiner non pas le trait mais les masses, de penser le dessin dans ses contours, me paraissent excellents. « Rodin, ajoute-t-il, recommandait de dessiner les vides afin que de leur pression pût naître et se dégager la figure. » On s'excuse de ne dessiner aujourd'hui que d'après un plâtre ; en général, il y a un modèle. Un jeune homme précisément vient de se présenter ; on le fait entrer dans un cagibi pour qu'Apartis juge de ses formes, et rendez-vous est pris. « Mais, dit-il à ses élèves, à notre leçon prochaine, dans huit jours, nous ne ferons pas de nu non plus, car ce sera Samedi Saint. » Les réflexions d'Apartis, petit homme noiraud, barbouillé de plâtre, sont toujours cocasses... Tour à tour il m'apporte des bustes, des moulages. Il connaît son métier ; il a travaillé chez

Bourdelle. Une femme presque taillée à coups de hache tient contre son sein et sa joue un enfant. Cette *Maternité* représente Madame Apartis. Un brave curé de banlieue, enthousiasmé de cette œuvre, l'a élevée sur les autels. Avec une auréole de cuivre, il en a fait une Vierge.

Apartis me demande de venir, après Pâques, poser ; il voudrait faire de moi un médaillon.

Rempli les fiches trimestrielles à l'Institut. Rencontré M., avec qui je travaillerai dans deux jours *Porphyras*. Dîné seul, en lisant le *Browning* de Berger (horrible charabia de professeur). Erré au clair de lune ; j'oubliais de dire qu'aujourd'hui fut l'entrée du printemps ; je sortis sans manteau. Avant de rentrer me coucher, aventure lesbienne, je veux dire : avec un insulaire de Lesbos. Je me sentais un nouveau moi à sortir sans manteau ; il me semblait être nu ou du moins si dépaysé que mon air attirait les regards.

Appris à reconnaître le marbre de Paros, celui des plus belles statues antiques, et qui se dore parfaitement. Le grain, plus épais que le pentélique, en est parsemé de gros cristaux qui donnent à la matière un aspect micacé.

19 avr.

Lu ce matin des études sur Hofmannsthal et Rilke, accompagnées de citations. La poésie, et surtout les traductions, commencent de m'intéresser sérieusement. Je ne puis connaître la poésie (ainsi que tout le reste) qu'à la faveur d'une expérience personnelle.

Assez chaude après-midi ; descendu faire une promenade dominicale à Monastiraki, mais j'aurais mieux fait de dormir. Ce quartier si grouillant était morne, déjà les gens font la sieste pour ne sortir qu'à cinq heures. Précisément le moment où je rentrai chez moi après une assez longue station à l'église où je lis, sur un banc près de la porte d'entrée, le bouquin sur *Browning*. Nombreuses visites de soldats italiens qui font sans discernement des génuflexions devant tous les autels. Pris de honte de mon inactivité (sachant que la lecture n'est souvent qu'un masque de la paresse), ébauché mon introduction à *Porphyras*, et relu les commentaires de Jenkins. Mais cette introduction doit s'accrocher aux *Assiégés* (la thèse est la même). Pas mauvais, cependant, de traduire en quelques phrases mon émotion, en attendant de mieux connaître Solomos. Journée bien maigre. Pleine lune, semble-t-il. Sorti très tard, demi-aventure. Je m'entêtais à ne rien donner d'avance ; il faut avoir des principes.

20 avril.

Terminé ce matin le *Browning*, lointaine introduction à un poète qui doit me passionner ; je le sais depuis dix ans, et n'ai pourtant fait encore

dans son œuvre que de courtes plongées (ma grande crise d'anglais fut en 40-41). Rapporté ce livre à l'Institut, où je rencontre le jeune Alexis St., toujours plus beau et plus fervent. J'ai plaisir à l'accompagner dans la rue. À l'heure du déjeuner, trouvé dans le jardin de l'École L., très soucieux : « Ma femme devient folle. Jusqu'à présent, elle savait encore se tenir. Ce matin, elle a ameuté toutes les bonnes par ses cris. Je ne vois qu'une solution, c'est de nous séparer... » J'avais annoncé, aussitôt « l'accident », à L. qu'il aurait besoin de beaucoup de patience et devrait user de ménagements (je me rappelais Odette et A.), et lui fais la morale, bien qu'ignorant le fond du débat, tout en l'entraînant déjeuner. Il se lançait tête baissée dans une tout autre direction. Il ne se passe guère de jour où je ne loue Dieu de n'être point marié — malgré le ménage idéal de Browning et de quelques autres. Après le déjeuner, M. et moi passons quelque temps à divertir L. Madame ne paraît point. Rentré préparer un petit dîner, j'ai invité Morellos. Toujours un grand plaisir à composer un menu (depuis le début d'avril, la hausse des prix est affreuse). Quant tout est prêt, flânerie sur les pentes du Lycabète. Couples nombreux sous les pins. Je repère deux curieux gosses de quinze ans assis dans l'herbe ; ils fument avec mystère ; je fais connaissance, mais la conversation est courte...

Diné avec Morellos, avec qui j'arrive à peu près à mettre sur pied *Porphyras*. M. me remet en mémoire le sublime dynamique de Kant qui illumine le poème.

21 avr.

Parcouru la *Littérature grecque* de Hesseling ; tout reste à dire sur Solomos. Cherché la *Critique du Jugement* à l'Institut, mais l'exemplaire a disparu. C'était la traduction Barny, devenue très rare. Jadis on ne la trouvait même pas à la Sorbonne, il fallait monter à la Fondation Thiers. Je dois me rabattre sur la thèse de Basch qui analyse très longuement le « sublime ». J'aurai à en faire état. Chose honteuse : en 1938, au temps de mon diplôme, je dus étudier la *Critique du Jugement* et en faire un commentaire — à moins que ce ne soit en 32, à mon examen d'esthétique... de toute manière j'en avais tout oublié. Aujourd'hui la nécessité m'y ramène ; ces théories se mêlent à ma vie.

Le beau temps se maintient ; la chaleur s'est installée. Promenade ce matin. Rencontré Cambas, tout empressé et charmant, amoureux de poésie, qu'au demeurant je n'avais pas vu depuis six mois.

Cette journée fut toute de vacance. À peine fait quelques retouches à *Porphyras*.

Parti de bonne heure avec plusieurs collègues prendre le thé chez Mme P. Ce genre de réunion me met d'humeur assez égrillarde. Agréa-

ble terrasse. Nous ratons le coucher du soleil sur l'Hymette, mais nous voyons plus tard surgir la lune entre les deux cimes. Groupes furtifs et lents dans les rues ; l'atmosphère d'été s'est déclarée. Mme L. paraît aujourd'hui, grâce à Dieu, beaucoup plus calme. Agité chez Mme P. la question des « cours de vacances » ; l'habitude tend à s'implanter de nous faire travailler autant pendant l'été que durant l'année scolaire. Le zèle est des mieux porté dans la maison ; et ceux qui y poussent ont surtout du zèle en paroles. Quand la question se posera, nous demanderons que ces cours soient facultatifs et payés aux professeurs par les élèves (certains, dont je ne suis pas, ont besoin d'augmenter leurs revenus).

22 avr.

Matinée chez V. Nous lisons le *Dialogue* de Solomos sur la langue. Il ne s'agit pas de le traduire, mais je devais connaître ce texte fondamental. C'est une œuvre géniale ; d'un seul coup Solomos a tout dit aux pédales, et dans un style si pur que la langue en fut par là même fixée. Langue simple et cependant poétique, rappelant Platon. Tout ce que touche Solomos devient beauté et se pare d'ironie, d'émotion, d'images contenues. Quelques citations (Bacon, Locke, Condillac...) font un peu naïf. Les Grecs ont la terrible manie de philosopher et de citer les étrangers, mais dès que Solomos parle en son propre nom, il devient éloquent et vibrant ; il trouve des formules où s'allient à la fois l'atticisme et la poésie la plus moderne.

Après cette lecture, je fus au Jardin Royal voir la tonnelle des glycines. Elles venaient juste de s'ouvrir. Leur frais parfum les annonçait de loin. Quelle fête ! Tout ce jardin touffu, pénétré de lumière, bourdonnait d'abeilles. Les arbres de Judée (moins grands qu'au Maroc) resplendissaient. Plus ou moins bloqué dans Athènes (nous sommes tous à peu près comme Socrate, à qui la ville suffisait, mais Athènes était alors champêtre), il me fallut en quelques minutes respirer tout le printemps (ici, son premier coup de cymbales est ineffable, mais bref). Les lointains s'évanouissaient sous une brume bleue, tremblante, matérialisant la joie de la terre. Les orangers brillants semblaient baignés déjà de torpeur, mais leur éclat criait de volupté.

Annoté après le déjeuner les pages de Basch sur le sublime. Garden-party à l'École.

Très providentiellement, longue lettre de Michel (il y joint le testament de F.). L'affaire n'est pas encore réglée. On a eu des nouvelles de Gide le 10 janvier.

Assez amusante après-midi. Histoire d'un lapin inoculé que le Dr B. ramenait en France. Tout le monde attend des événements du côté turc ;

on vit dans une sorte d'attente. La vie d'un jour à l'autre peut devenir ici beaucoup plus désagréable. Profiterai-je du printemps ? (Si court, je l'ai dit.) J'en doute. Mon printemps le plus véritable sera la fameuse *Tentation* de Solomos, que je traduirai d'ici quelques semaines. J'y mettrai toutes mes joies refoulées.

Soirée dansante à l'École ; le jour était aux folies. Semaine Sainte bien oubliée. Aurai-je envie cette année, comme d'habitude, de rouvrir les Évangiles ?

23 avr.

Visite ce matin de Jean d'Ar. et d'Alexis. Ils viennent ensemble ; horreur des Grecs d'être seuls. Peut-être aussi craignent-ils un tête-à-tête tout en désirant me voir. Mais je ne puis rien dire à des garçons de dix-sept ans (que j'ai connus à quinze) qui n'ait besoin de solitude, qui ne s'adresse directement à eux... Je dus jouer le rôle du monsieur qu'on vient voir et entendre un matin de printemps. Ainsi faisais-je en 1925 chez Jouhandeau, les jeudis et les dimanches (et il ne s'en lassait pas !). Jouhandeau avait déjà une œuvre derrière lui et il travaillait. Tandis que moi... Après la visite des enfants, je vais revoir les glycines. Assez de langueur et de volupté parmi les promeneurs. Sieste merveilleuse l'après-midi. Le sommeil passe avant tout. J'y perds un temps immense, mais je ne puis valoir quelque chose qu'après avoir dormi. Le cerveau rafraîchi et la nuit loin encore de tomber, je m'efforçai, au réveil, d'écrire quelques mots sur *Porphyras* ; à force d'y penser, j'enfanterai un petit commentaire — tout en laissant le poème dans son ombre native.

N'ayant point encore battu les jardins depuis que les soirées sont tièdes, je sortis, mais m'arrêtai chez Sikélianos. Bien m'en prit. Il est sur le point de partir pour la campagne. Il souffre tellement de vivre dans la ville que sa femme l'entend la nuit s'agiter d'une sorte de tremblement ; tout son organisme se révolte. Sikélianos a besoin de retrouver la terre (qu'il n'a jamais quittée si longtemps). Il ne peut écrire qu'en mêlant sa respiration au rythme de la nature. Quelques mots sur *M.*, chez qui Sikélianos croit sentir qu'il manque quelque chose. Approuve les dernières retouches à mes traductions (dues à Dimaras).

Parlons de Solomos, dont il veut voir mon essai de traduction ; il ne dit pas ce qu'il en pense (en pense-t-il quelque chose ?). Mais chacun de mes vers lui fait retrouver le *Porphyras* qu'il sait encore par cœur. Mme Sikélianos cite l'opinion de Jenkins : que les accusations d'homosexualité lancées contre Solomos ne méritent même pas d'être examinées. Sikélianos proteste, mais sans insister. Je dis, pour ma part, que peu importe, mais que je n'ai aucun doute sur le sentiment qui inspire le *Porphyras* et que le poème en est plus beau. Sikélianos tombe aussitôt d'accord.

Pour finir, — comme on offre une récompense (je sens le prix de ces souvenirs encore tout mêlés à sa vie et sur le point d'entrer dans l'Histoire), — Sikélianos me raconte sa dernière lecture à Palamas, huit jours avant sa mort. Il arriva, dit-il, à le remettre dans l'atmosphère de son œuvre et lui lut le morceau prophétique du Tzigane, ainsi que les dernières pages du livre consacrées à sa femme (laquelle venait de mourir, ce que le poète ignore). En entendant ces morceaux qu'il reconnaissait, qu'il savait être de lui, Palamas bouleversé laissait couler de longues larmes, et comme chacun dans la chambre était secoué de sanglots qu'il cachait, Sikélianos lui demanda s'il ne fallait pas éteindre la lumière. « Quelle lumière ? fit-il, c'est toi qui es la lumière. » « J'ai eu la joie, me dit Sikélianos, d'avoir amené Palamas au bonheur parfait. J'ai vu sur son visage se peindre l'extase. »

Quand je quittai les Sikélianos, à 9 heures, j'entrai dans une nuit splendidement noire et brillante, et quelle tiédeur ! mais je m'acheminai, sérieux, vers l'École. Sur mon passage, les églises étaient illuminées par « l'Heure Sainte ».

Vendredi.

Assez content de ce Vendredi Saint. Travaillé le matin à mon introduction de *Porphyras* et revenu à la charge le tantôt. (Il est très rare que je travaille deux fois par jour sérieusement.) Assez amusé de me voir mué en critique. J'avance lentement, je commente... Tout cela, peut-être, sera modifié quand je connaîtrai mieux Solomos — mais précisément le manque d'expérience me permet une certaine fraîcheur. Je dois me garder de pédantisme, comme aussi de la naïveté. Sentant trop bien l'insuffisance de ma traduction, je veux faire passer dans ma préface¹ l'émotion que j'ai longuement savourée en étudiant le texte. Je veux préparer le lecteur à l'enchantement.

Aucun mysticisme aujourd'hui (sinon dans mon travail et la poésie). Pourquoi farder son naturel ? Soudain, ce soir, je me suis rappelé qu'en 1932 je rêvai de traduire un Élisabéthain, Barnfield, auteur de quelques pastorales et de sonnets inspirés de la II^e églogue. Le volume ne se trouvait pas à la Nationale, Vera me copia les sonnets au British. Le projet n'eut pas de suite.

La plupart des gens que je rencontre me disent : « On ne parle que de

1. Préface que nous reproduisons à la suite de ce journal, telle qu'elle a paru en 1945 dans le volume publié aux éd. Icaros, premier volume de la Collection de l'Institut Français d'Athènes (Robert Levesque *Solomos. Introduction, prose et poèmes*, vol. br., 25 x 18 cm, 103 pp., tiré à 1800 ex. dont 300 sur vélin chamois, 1400 sur « Papyrus » et 100 ex. de presse), pp. 9-40.

vos traductions »... Ah ! je ne travaille pas dans la nuit, mais en suis-je plus avancé ? Les gens parlent de ces traductions sans les connaître (et souvent sans me connaître), et je continue ma vie solitaire, effacée.

24.

Encore travaillé aujourd'hui, le matin et le soir. Pas très longtemps, mais avec une sorte de véhémence. Je sens posséder quelque chose qui doit être dit. Cela vous force à écrire. La technique de la traduction (on a un modèle, on est sans cesse guidé), où j'ai fait quelque progrès, m'a plutôt éloigné de l'art de composer librement. Je suis surpris devant la feuille blanche.

Promenade dans les quartiers populaires avec deux institutrices. Agréable détente. Rentré à 5 h. En fin de soirée apparaît Mosconas. Il fut bien inspiré. Je peux lui lire le *Porphyras* (ayant passé deux jours à le commenter, à en creuser le sens, il me semble fort beau) et surtout mon essai de commentaire encore inachevé ! Quelques phrases sonnent faux ; elles sont inutiles. J'aurais mis plusieurs jours peut-être à m'en apercevoir. La lecture à voix haute, l'avis de M. m'ont fait gagner du temps. Dans ces quelques pages enfantées hier et aujourd'hui, le bon et le médiocre se chevauchent ; il s'agit de les débrouiller ; on n'y arrive pas toujours à soi seul. Mon introduction ayant pour but d'éclairer le poème, je dois résolument fuir toute subtilité — et ne pas m'attarder.

Pâques.

Finirai-je demain ma préface ? Tout est tracé, mais ces pages ne se peuvent écrire que raisonnablement. Je me suis réservé plusieurs journées vides (celles que je préfère) pour me donner tout entier à l'heure féconde, à ce travail. Le résultat sera cinq ou six pages au maximum.

Aucune envie de lire, sinon quelques vieux numéros de *La NRF* modernes et sans âge. Lecture toujours exaltante et qui complète au passage mon instruction.

Déjeuner de 14 couverts à l'École. Tout était bon. Bu passablement sans résultat appréciable. L'après-midi se passa à danser. Je me trouvais dans un état d'euphorie, les gens étaient aimables ; je ne regrettai pas trop ces heures gaspillées. Passé à 8 heures chez moi (j'avais décommandé le dîner, tenant à me trouver un peu seul) pour mettre un vêtement plus chaud et fuir dans les bois. Les rôdeurs ne manquaient pas, mais que dire de la charmante rencontre du petit Erasmos, toujours aussi frais qu'il y a trois ans ? Son plaisir est visible de me retrouver. Moi-même, je ne l'avais point oublié. Notre « *conversazione* » se prolonge plus d'une heure ; l'enfant est si gentil que je le reconduis jusqu'aux Colonnes de Zeus. J'aurais dû être alors bien calmé, mais ma satanée curiosité me poussa

encore à traverser le jardin.

J'ai pris au Maroc, voici dix ans, l'habitude anglaise de porter un vêtement neuf le jour de Pâques. Tant bien que mal, en riant de cette coutume, je me mis à la suivre. Cette année, j'y avais renoncé : une cravate décente (en soie véritable) se paie 2000 francs... Très amusé en ouvrant mon armoire de trouver un mouchoir neuf oublié — qui sans doute attendait Pâques.

26.

Fait de petites retouches à mon introduction ; je l'ai certainement améliorée, mais ce travail au petit point m'agace et m'humilie. On n'écrit pas tous les jours avec art. Il faut souvent gratter et remanier pour aboutir à la bonne formule (je ne dis pas que les meilleures phrases se font ainsi...).

Fernandel jouait dans un film. J'y fus par une sorte de patriotisme et pour m'éviter de rôder ; mais le film était idiot et doublé en allemand. Je partis à l'entr'acte.

Concentrations de troupes à Sofia...

Soirée chaude, moiteur. Pour la première fois, sur mon lit, tout me pèse. Rêveries : à peine entrevu la foule du lundi de Pâques. Chacun paraît grisé ; les habits de printemps apparaissent ; les corps semblent s'offrir. Vie fade et paresseuse. Délivré de *Porphyras*, il est temps de commencer autre chose.

27.

Levé tard ce matin. Recopié mon étude. Qu'en restera-t-il quand je l'aurai montrée aux spécialistes ?

Fait des courses avant le déjeuner ; je renonce à attendre la « baisse » comme certains, pour faire des achats, car nous sommes aussi bien menacés de hausse. Michel, dans sa lettre — et c'est la première fois, — me donne des chiffres sur les revenus de la famille. Arriverai-je à envoyer quelque chose à la Société Générale ?...

Visite à l'atelier d'Apartis. Il gagne à être connu. Je m'amuse à le voir travailler et à l'entendre. Paris lui manque. Il sait singer les gens. Deux sculpteurs amis arrivent (qui suivaient mes cours, disent-ils). Discussion : faut-il représenter Palamas (et les grands hommes en général) dans le costume moderne, en pied, ou simplement en buste ? Les avis sont unanimes : en buste — bien que chacun admire les affûtiaux plastiques d'Apartis : pantalon de salopette très « humanisé » et pull-over collant. Les artistes qui travaillent une matière dure ont une manière non-abstraite de penser et de raisonner sur l'art qui m'étonne et me satisfait ; encore qu'ils ne détestent pas que les simples amateurs leur fournissent quelques formules.

Lu dans l'atelier deux chapitres de *Pickwick*, en panne depuis des semaines.

Rencontré dans la rue, avec Apartis, E., le grand libraire. Présentation. « Ah ! dit-il en se faisant répéter mon nom, c'est vous ; venez me voir ; vous vous intéressez aux lettres grecques ; vous avez beaucoup publié, je le sais. » Je me défends modestement, mais il ne m'écoute pas. Impossible de lui dire que je n'ai publié que deux pages de traduction... (J'espère bien, quant à moi, n'être jamais gagné par la surenchère athénienne. Tout ici s'amplifie. On nage avec délice dans l'énorme et l'à peu près.)

Vers 7 heures, toute la nature se dora ; j'étais dans le jardin de l'Institut avec le petit Yanis. Quand déjà le jour diminuait, monté doucement au Lycabète en lisant le bouquin de Lichtenberger sur Novalis. Adrienne Monnier m'avait fait lire voici quinze ans *Les Disciples à Saïs*. J'ai besoin de comparer ce mysticisme, né aussi des idéalistes allemands, avec celui de Solomos.

Nuit très noire et d'une tendresse embaumée.

28.

Assez médiocre bouquin sur *La Mystique de Baudelaire* (Pommier) ; commentaire de *Correspondances* — méthode de Sorbonne, vraiment sans génie et pesante, mais ici sans prétention.

Dernière séance chez le dentiste ; je dus assez souvent m'y rendre depuis janvier ; ce n'était pas douloureux et cela m'obligeait à ces sorties matinales que j'adore (dont je me prive par paresse...).

Retrouvé Théodore. Ai-je parlé de lui ? À peine je l'avais rencontré l'été dernier, un soir, assis sur le bord d'un trottoir tout près de la maison. Sa chemisette blanche brillait dans la nuit ; il était vêtu d'une de ces culottes larges de coutil laissées par les troupes anglaises. Irrésistiblement je m'assis près de lui. Il n'en fut pas surpris ; peut-être me prit-il d'abord pour un inspecteur, car il me dit que tous les soirs il se trouvait là, au même endroit, chargé de surveiller les fils d'une ligne téléphonique. J'eus en effet souvent l'occasion de le revoir ; nous nous attendions. Certains soirs, il était tout bouillant de tendresse et de curiosité ; d'autres fois, calme, mais toujours souriant. Très adolescent, je veux dire en pleine croissance, il était atteint de boulimie. À minuit, souvent, par ma fenêtre, je lui lançais quelques fruits. Un jour, vers la fin de l'été, ayant je pense changé de travail, il disparut.

Donné lecture, après le déjeuner, à L. de *Porphyras* précédé de l'introduction. J'étais curieux de sa réaction — et de voir la manière dont tout cela s'emboîtait. Son impression m'a paru vive.

Conversation des plus substantielles avec Elytis (lui aussi ne trouve

pas mauvaise l'introduction). Nous planons dans les sphères sublimes ; mon anthologie embryonnaire en profite, car tous nos propos tournent autour de la Grèce et de ses poètes. Nous envisageons surtout Kalvos. J'en traduirai quelques odes, avec lui, un peu plus tard, dès que je serai quitte de Solomos. Je m'étais proposé dès le matin de passer la soirée à courir — mais le petit Théo qui m'a demandé un rendez-vous et surtout les hautes sphères poétiques où je m'étais maintenu avec Elytis me firent dédaigner les plaisirs de hasard ; je craignis de déchoir, et rentrai tranquillement chez moi dîner (j'avais décommandé le repas de l'École pour avoir les coudées franches). Décidé de passer la soirée chez les A. Je m'arrête à deux pas de chez eux devant une taverne où les dîneurs, dans la cour, écoutent des chants populaires ; musique médiocre mais printanière. Je m'approche : la cour était illuminée et la ruelle noire. Un grand gosse de quatorze ans fait comme moi ; il tombe en extase. Je m'amuse à faire sa conquête. Je l'accompagne dans les petites rues de la Placa. Il veut qu'on se revoie...

Mme A. me prête *L'Idée fixe* de Valéry, que je n'avais jamais lue, qui n'est que platiudes et gros sel. L'abandon, le laisser-aller sont fatals à Valéry ; cet auteur « difficile » doit écrire difficilement pour se faire lire et être grand. Les plaisanteries faciles, les petits jeux de mots sont sa mort.

30 avr.

Pris quelques notes sur l'idéalisme magique de Novalis. Commencé un énorme bouquin sur *L'Esthétique de Baudelaire* (Ferran). Arrêté surtout par le chapitre « Edgar Poe et le Principe Poétique ». J'essaie, de toutes façons, de m'armer pour ne pas dire trop d'idioties sur la poésie.

Katsimbalis m'apprend que l'original italien des fameuses *Pensées* de Solomos que l'on trouve traduites en grec dans toutes les éditions est insaisissable. M. T. en a pris une copie à la loge maçonnique de Zante et la garde jalousement. Ces *Pensées* concernant la poésie entreront sans doute dans l'*Anthologie*. Rien en ce moment sur le chantier. Je n'ai pu encore joindre le conservateur des Manuscrits (pour avoir le bon texte de Solomos), et Katsimbalis n'était pas aujourd'hui très en humeur de traduction. Il me lit un morceau de Slovaski, poète polonais de passage en Grèce qui rencontra sur un bateau, entre Corfou et Zante, Solomos. Il n'en fait pas un portrait flatteur. On dirait une sorte de D'Annunzio, costumé et entouré de valets. Quelques indications pourtant me serviront. K. revient sur sa théorie sexuelle, mais il exagère. J'admets parfaitement

que les goûts de Solomos peuvent être prouvés par son œuvre et sa vie¹, mais de là à expliquer la disparition de ses derniers poèmes par la vengeance ou la cupidité d'un « amant », c'est tomber dans le roman-feuilleton. D'autant plus qu'on vient de découvrir un texte où le frère de Solomos demande à toute personne possédant quelque manuscrit de se faire connaître (avec promesse de récompense), et que Slovaski, dans son portrait, signale que M. le Comte chaque soir fait, paraît-il, de son œuvre du jour un autodafé. (On sent, chez le Polonais, la jalousie de tant de célébrité, mais le détail, sur l'insatisfaction, de notoriété publique, est des plus importants.)

J'avais rendez-vous ce soir avec l'enfant de la rue noire et me sentais au dîner rempli de malice. Se pourrait-il qu'il vint ? Hélas ! je ne l'ai pas trouvé. Il me faut garder seulement le souvenir étrangement savoureux d'une ardeur à la fois robuste et timide ; il me semblait, l'autre soir, tenir près de moi toute la sauvagerie aveugle et maladroite d'un printemps.

J'ai du moins eu hier la visite de Théo. Ah ! ai-je assez souvent regretté que mes petits amis ne sachent point le français, leur silencieuses visites dans ma chambre pussent passer pour louches ! à condition qu'on s'intéresse à moi. Eh bien ! à ma grande surprise, Théo (ancien élève des Frères) connaît un peu de français et bien assez pour rompre le silence !

2 mai.

Réveillé beaucoup trop tôt, après seulement quatre heures de sommeil (j'entends chanter les coqs). Parviendrai-je à me rendormir ? Crainte d'être abruti, mais quand je n'ai pas f... depuis quelques jours, j'ai beaucoup moins besoin de dormir.

Feuilleté le réconfortant *Journal* de Gide que m'a rendu Sikélianos. Hâte de reprendre Solomos, et de pouvoir le considérer dans l'ensemble. Les jours de vacances où je travaillai à l'Introduction furent heureux. Ces jours finissent demain ; ils me parurent longs. Pas fait de visites, point subi d'invitations : secret de bonheur. Je sens l'importance d'un travail continu, d'une pensée dirigée. Je porte vraiment dans mon sein l'*Anthologie*. Visite de Nasso et promenade avec lui ; parfaitement à l'aise ; je peux tout lui raconter, mes dernières aventures et tous leurs détails etc. Excellente soupape. Nous devons, un peu plus tard, travailler ensemble sur quelques pièces du merveilleux Kavaphis qui n'a jamais su chanter que l'amour — celui des garçons. Nécessité d'être avec mon co-

1. Dans son étude publiée en 1945 (v. *infra*), Robert Levesque ne souffle pas mot de la question sexuelle concernant Solomos.

traducteur en sympathie. Je n'ose pourtant attaquer ni Kalvos ni Kavaphis avant d'être assez avancé dans Solomos. Il me faut respirer, évoluer dans une seule atmosphère à la fois.

Dans un mois commenceront les « grandes vacances ». À moins de catastrophes, j'aurai de longs loisirs. Aimerais-je (quoi d'impossible ?) que Séféris revienne en Grèce avant mon retour en France ? Je ne connais pas de meilleur critique de la poésie ; son conseil, ses corrections me seraient d'un prix infini. Il pourrait faire peut-être une préface.

Assez bonne santé ; satisfaisant état nerveux. Tension donnant du prix à chaque instant. Cette bonne humeur fait réussir tout ce qu'on entreprend (tout à fait lié aux sécrétions).

Absence parfaite de littérature dans les dernières volontés de Fernand. Un grand dépouillement et qui s'ignore. Je l'ai assez connu pour pouvoir saisir les moindres nuances de ses phrases ; ici, la neutralité du ton est parfaite. Il a su se retirer dans une dignité et une absence merveilleuses. Peut-être a-t-il pensé — qui sait ? — que je saurais par-dessus tout admirer ce parfait naturel.

Très détaché de mon journal. Mes dix carnets perdus m'ont apporté une sorte d'indifférence. J'écris pour faire le point chaque jour, et pour un avenir lointain. Mais je n'ai plus comme jadis envie de me relire, de plonger dans mon passé et de le revivre. Merveilleuse histoire de Claude qui tenait un journal quotidien depuis dix ans ; à la fin, cela remplissait deux caisses. Rien ne lui était plus cher. Pour rien au monde, à la déclaration de la guerre, il ne tremblait davantage ; ses parents eurent l'idée de transporter le tout de Paris à Malagar. Et Claude permit à son père de tout lire ; celui-ci, émerveillé, prenant le journal par tous les bouts, passa les premiers temps de la guerre à découvrir son fils, à vivre sa jeunesse, à sentir croître dans son ombre un jeune homme et un juge... Ce qui me ravit chez Claude, c'est la qualité (trop ensommeillé pour tâcher de m'expliquer). De « belles âmes » telles que Simony ou M., jouent trop la comédie ; ils se grisent de mots ; ils sont « d'après » un saint, un apôtre, un chrétien. Il y a de la littérature dans leur foi, dans leurs goûts. Rien n'est plus insupportable, et quoi de plus sacristie ? « Tu manques tout à fait d'hypocrisie », me disait Gide souvent dans nos voyages ; dès que je désire quelqu'un ou quelque chose, je montre aussitôt mon jeu. Mon incapacité à tromper les autres (et surtout moi-même) me donne une sensibilité toujours plus vive aux éclats de zèle que font certains, à leurs admirations de commande, à la mise en page de leurs actes. Il me semble avoir hérité la méfiance des grands mots qu'avait Fernand. Je tâche de modérer l'expression de mes sentiments. J'ai pu trop observer ces derniers temps comme les gens démonstratifs sont loin de sentir ce qu'ils croient éprou-

ver. Le terrible, près d'eux, c'est qu'on perd tout naturel. Ils vous obligent à de la surenchère. On se met à étaler des émotions ; on ne veut pas être en reste ; on prend le ton, et avec quel dégoût...

7 mai.

Abandonné une semaine ce carnet, ce qui m'enlève tout désir d'y écrire. On perd le fil. Dernier cours ce matin, sur le Prérromantisme. Assez médiocre ; aucun désir de finir en beauté. Lu des extraits d'*Obermann* ; je n'arrive pas à croire que j'occupe une chaire, qu'on m'écoute, qu'on écrit ce que je dis ; ma vie est strictement celle d'un étudiant — pas trop sérieux.

Longue séance de pose (la deuxième) chez Apartis, qui fait de ma tête un relief, grandeur nature. Apartis est arrivé à la situer ; il reste maintenant à marquer les différents plans et à simplifier pour que l'essentiel se dégage. « Il faut, dit-il, que vous soyez ressemblant pour les siècles, ou du moins pour toute votre vie. » Apartis m'explique en détail tout ce qu'il veut exprimer ; il me croit calé à cause de mes cours d'histoire de l'art (l'amitié de Gide aussi l'épate). Lu çà et là, dans la journée, un bouquin sur Keats par Wolf (mon premier prof d'anglais à Henri IV, voici vingt ans). Parcouru un tome (le quatrième ?) des *Cahiers* de Barrès ; bonnes pages sur Rodin qui m'intéressent après avoir vu à l'œuvre Apartis.

J'attendais hier Théo ; il ne vint pas ; aucune déception ; je crains plutôt les attachements, malgré le côté confortable. Aventure nocturne au jardin, qui eût été banale si l'enfant ne se fût souvenu de moi après deux ans. Athènes est bien petit — ou moi-même j'ai fait bien des conquêtes (et si vite oubliées)...

Lu dimanche à un concert de l'Institut le *Solon*. Film de Raimu qui fait courir tout Athènes. On manifeste éperdument dans la salle, rien qu'à entendre du français.

8 mai.

Je sens la nostalgie du travail ; durant les vacances de Pâques, en écrivant mon commentaire, j'étais heureux.

Négligé bêtement de prendre rendez-vous avec Morellos, mon nouveau co-traducteur. Mais il ne faut pas non plus négliger la lenteur ; j'ai vu ce matin le plus renommé « Solomiste » ; nous avons planté des jalons, je le reverrai dans huit jours. Pendant qu'en Angleterre Jenkins fait paraître son livre sur Solomos (douteux au point de vue biographique), on traduit en allemand le *Dialogue* sur la langue, et à présent, me dit Politis, c'est le tour du français...

Réunion des profs ce matin. Ne feront de cours de vacances que ceux qui veulent augmenter leurs revenus ; je préfère, pour ma part, consacrer

mon été à la préparation de l'année scolaire et à l'*Anthologie*. Je craignis un moment d'avoir besoin d'argent pour la famille, mais un mot de Michel (venu ce matin par Florence) m'apprend que je suis reconnu héritier de Fernand et qu'on se servira de son argent en cas de besoin.

Longue visite de Nalpavis ¹ qui reste goûter avec moi. Je fais sur lui l'expérience du *Porphyras* précédé de l'Introduction (elle est tout à fait nécessaire). Excellent résultat ; cela me donne de l'espoir ; je l'ai vu vraiment remué du frisson poétique. Sorti avec lui ; beaucoup de poussière. Roseaie tout en fleurs des Bulgares. Je rentre annoter Keats et commencer une lettre ; un courrier part demain. Toujours on se dit que c'est le dernier. Tunis est libérée. Pensé profondément à Gide (dernières nouvelles en mars, me dit Michel). Gide m'écrivait de Tunisie en septembre : « Quand pourrai-je te rejoindre ? » Je ne prends pas ça pour un mot en l'air. Qui sait si avant son retour en France la faveur des événements ne l'amènera pas en Grèce ? Nous aurions bien mérité ça l'un et l'autre. Pareille aventure me paraîtrait assez dans ma ligne. Jardins de l'École, ce soir, tout embaumés ; ce ne sont qu'orangers et jasmins.

9 mai.

Dimanche solitaire, pourtant cette lettre que je passai tout le matin à écrire était une vraie conversation avec les miens. Il me faut toujours, chaque fois, tout leur dire. En ce moment, des deux côtés, la situation est nette, nous sommes renseignés les uns sur les autres (pas sur l'Afrique). Extrêmement allégé, je l'ai dit, au sujet de l'argent. Passé une partie de l'après-midi à dormir. Corrigé ensuite les derniers devoirs de mes élèves avant l'examen. Ont-ils fait des progrès ? Impossible de me bluffer. (Je songe à tel de nos collègues qui prend tout à fait l'allure du Robert de Gide, mais un Robert de gauche. Horreur des démagogues. Horreur aussi des idéalistes. Combien j'approuve Ibsen ; combien l'Église produit de faux saints confondant leurs propres intérêts avec la bonne cause ; comme d'autres, avec la patrie.)

Lu ou plutôt relu quelques chapitres du *Baudelaire* de Blin ; intelligent ; livre de philosophe qui m'avait, l'autre année, beaucoup épaté ; aujourd'hui je supporte avec peine ce qui n'est pas très bien écrit. Je demeure persuadé qu'il faut voir sous toute défaillance de style une faute de morale (je ne dis pas ça pour Blin). Flâné sous la lune naissante ; reculé devant l'aventure banale. Pensé à mon anthologie ; je me sens de la ferveur de reste ; j'ai d'avance l'intuition de l'ouvrage, j'entrevois ce que je veux y mettre de moi-même, ce que je veux y dire. Il faut que partout la

1. Ce nom est de lecture incertaine.

beauté domine. Ce livre est en train de se faire malgré moi (bien que j'y pense avec force). Je veux dire que je me trouve par hasard le seul homme qui puisse l'écrire. Surpris, moi qui rêvais jadis une œuvre personnelle, de commencer par un livre presque de professeur — mais ce n'est qu'une apparence. Une chose qui m'aide, qui me soutient dans mon travail et qui me permet de réussir certaines traductions (je ne montre que celles-ci), c'est mon désintéressement. Il est grotesque d'en parler ; cependant je ne traduis que pour me donner de la joie et en apporter aux autres. Ce qui m'encourage et m'entraîne est de sentir parfois qu'un poème est assez chargé de beauté pour répandre après moi une longue traînée de bonheur. Je ne toucherai peut-être que *the happy few* ; c'est vers eux que je vais d'instinct ; c'est à eux seuls que je peux plaire.

10 mai.

Impossible de croire que je fais mes derniers cours, ni que j'arrive à la fin de ma deuxième année d'Athènes. Je vois venir les vacances (quelles vacances ?) sans joie et sans projets. On a pris l'habitude de se laisser vivre, ou plutôt de vivre retranché dans quelques manies protectrices. Le travail, la culture et la formation de soi-même, seuls buts qui tiennent, qui en valent la peine. La vie me permet toujours d'avancer dans mon sens. Est-ce une faveur qu'elle me fait ? Est-ce moi-même, fermement décidé, qui de toute occasion parviens à m'enrichir ?

Emballé avec beaucoup de sérieux mes lainages dans la naphthaline. Classé comme un vieux monsieur mes cours de ces deux ans ; mis des étiquettes. Étrange, comme la vie vous oblige à faire certains gestes ; comme le passé vous pousse.

Pensé avec beaucoup d'impatience à mon travail en panne. J'avance bien lentement dans la découverte de Solomos ; je suis à la merci de mes collaborateurs. Pour le moment, je piétine. Cependant je me tiens dans une attente assez poétique ; je vois se dessiner le cadre encore vide de ma présentation de Solomos. Cette fiévreuse attente, cette stagnation, je veux me persuader qu'elles ne sont pas vaines.

à Simony.

... pour le lecteur français, il est nécessaire que tout poème interrompu, fragmentaire, soit précédé d'une introduction et que celle-ci (du moins, je le souhaite), loin d'être un commentaire pédant, ouvre une porte sur le poème, contribue à créer l'atmosphère...

Quoi qu'il arrive, je me sens pourvu d'ailes. Exaltation ou refuge, le secours des poètes s'ouvre à deux pas de moi. Cela suffit pour me maintenir dans un état d'enthousiasme, à vrai dire canalisé, ce qui est le seul moyen de rendre féconde une chaleur qui n'a que trop tendance à se dis-

perser. Comme c'est la première fois que je travaille d'une manière à peu près suivie, je suis assez épouvanté de la quantité de choses à quoi je dois renoncer, et aussi de la longueur du temps que réclame la perfection (ou du moins un essai de perfection). Du même coup, je découvre qu'il faut donner de son sang, de sa vie à toute œuvre que l'on veut belle et capable de durer. J'ai toujours été des plus tardifs à reconnaître un tas de vérités banales, ce qui parfois me console d'être si peu avancé dans la voie du progrès. Mais je découvre aussi qu'il n'y a rien que nous n'ayons fait ou pensé qui ne trouve un jour sa place dans l'édifice. Et peut-être le choix même des poèmes que je ferai, ainsi que certains commentaires que je devrai y ajouter, seront-ils un moyen indirect, commode et transparent de m'avouer moi-même, et surtout de me déchiffrer à mes propres yeux. Enfin, vous le voyez, je vis dans l'illusion. Plus que jamais il faut se créer des dieux, pour résister à la brutalité et à l'incohérence.

Depuis deux ans, je n'ai presque pas vu la nature ; on vit étrangement. J'attends (très sérieusement), pour jouir du printemps, d'être en état de traduire un passage de Solomos qu'on appelle *la Tentation*, où les « Assiégés » de Missolonghi sont soudain, désespérément, invités à jeter les armes par la beauté d'Avril.

INTRODUCTION
AU CHOIX DE POÈMES
DE DENYS SOLOMOS¹

Certain critique, dans le premier ouvrage consacré à Denys Solomos en Angleterre, déclare qu'on y trouverait aujourd'hui avec peine plus de douze personnes à qui ce nom soit familier². Ne risquons point en France pareil dénombrement, mais disons qu'il est temps d'ouvrir les bras à un poète dont la pure musique fut le but et un combat désespéré le partage. Par un de ces paradoxes dont la Grèce moderne est féconde, la poésie de ce pays débuta par Mallarmé, laissant à Hugo le soin de naître plus tard. Dans une époque où chacun faisait étalage de son moi, la poésie de Solomos ne fut point personnelle. Elle se donna pour but d'approfondir certaines intuitions en essayant de leur trouver une expression toujours plus adéquate, enfin digne de leur idéale beauté. C'est la figure d'un précurseur, c'est un cas de perfection silencieuse et d'étude acharnée des secrets du langage qu'il nous faut découvrir.

L'aristocratie des Sept-Îles de la mer Ionienne, pourvue par Venise de dignités et de richesses, se regardait surtout comme italienne ; elle ignorait ou écorchait horriblement le grec, et envoyait ses fils à l'Université de Pavie. De tels seigneurs écrasaient de mépris les paysans, bien qu'ils eussent en commun avec eux la religion orthodoxe, qui, lors de l'Insurrection Nationale, effaça les barrières. Le comte Nicolas Solomos, d'ascendance crétoise, devenu un des grands propriétaires de Zante, marié à une femme de son rang, finit par s'en lasser et jeta les yeux sur une jeune servante, Angélica Nikli, qui donna, en 1798, le jour au poète. Le père, sans difficulté, et suivant l'usage, accorda son nom au jeune Denys, ainsi que, quatre ans plus tard, à un second fils, Démètre. Le Comte, d'ailleurs, à son lit de mort, devait épouser Angélica. En 1808, Denys partit pour l'Italie sous la conduite de son précepteur, l'abbé Rossi.

Jusqu'à l'âge de six ans, Solomos vécut donc à Zante : ses premières impressions furent toutes grecques. Il allait oublier — ou croire oublier — en échange des études latines, de l'italien, de l'anglais, du français, la langue de chaque jour que sa mère lui parlait, mais il n'oubliera ni les eaux Ioniennes, ni les chants byzantins, ni les principes de liberté — ce

1. V. ci-dessus p. 245.

2. *Dyonisius Solomos*, by Romilly Jenkins, Cambridge, 1940.

mot sacré pour lui comme un talisman — que lui inculquait Rossi, échappé à Zante du joug autrichien. Ses nouveaux maîtres, à Crémone, Pigni et Scotti, seront aussi d'ardents patriotes préparant, dans l'aurore du *Risorgimento*, l'unité et la libération. La jeune poésie, soucieuse d'émancipation, tout en restant assez respectueuse des règles établies — le romantisme italien ne dépouilla jamais tout habit classique — dans le même temps se montrait morale et patriote. Mais les vrais guides de Solomos seront Dante et Pétrarque, dont tout le long de son œuvre, impalpablement, se reconnaît la trace. Qu'on imagine ce jeune Grec, choyé en raison de son âge, de l'éclat de ses dons, buvant à longs traits une culture séculaire et s'imprégnant avec ferveur des plus beaux efforts de la poésie.

Lorsqu'après ses premières études, âgé de dix-sept ans, il partit pour Pavie faire son droit, déjà il s'était essayé à quelques vers italiens sur le modèle de Foscolo et de Monti. Il put, à Milan, fréquenter ce dernier. C'est alors que prend place une scène racontée plus tard par Solomos lui-même à un confident. « Vincenzo Monti, écrit Regaldi, s'entretenait souvent avec le jeune Zacynthien des images et de leurs diverses combinaisons ; Solomos interrogeait l'Italien sur les sources premières des images et les lois selon lesquelles elles se combinent dans des formes variées, car malgré une imagination et une sensibilité merveilleuses, son esprit critique refusait de se laisser entraîner par les élans de son cœur passionné et les vols de son ardent esprit. Monti éprouvait du dépit de cette disposition spéculative, de ce désir indomptable de creuser le fond des mystères de l'Art, car il s'était acquis de nombreux admirateurs non pas tant par la force d'idées nouvelles et profondes, que par la vivacité du style et un somptueux appareil de beauté extérieure. » Un matin que Monti se faisait la barbe, la conversation tomba sur un vers de l'*Inferno* d'une interprétation difficile, auquel Solomos apportait une explication inédite. « Indigné, Monti, qui, comme le remarque Tommaseo, n'avait pas l'habitude de tolérer les contradictions, s'arrêta de se raser et se tournant vers le jeune homme éclata : Pas besoin de tant raisonner, il faut sentir ! Et Solomos blessé par le reproche s'écria : Il est vraiment un homme celui qui sent ce que l'esprit d'abord a conçu. » Polyas, le biographe et le premier éditeur du poète, cite un peu différemment la réponse : « Il faut d'abord que l'esprit conçoive avec force, puis que le cœur sente chaudement ce que l'esprit a conçu. »

Cette méfiance de l'enthousiasme, cette curiosité des ressorts de la création, et cela dans l'atmosphère du Romantisme, ne laissent pas d'étonner chez un adolescent. Plus tard, les réflexions, la leçon de Kant et de ses disciples, donneront plus de force et de cohésion à cette idée, si tôt apparue, que le poème doit partir de l'esprit. La suite du propos

noté par Regaldi, dès à présent, nous fera entrevoir l'idéal de Solomos. « Après avoir écouté ses souvenirs sur ses premières études, je lui demandai son opinion sur la valeur de Monti comme poète. Il répondit que Monti était un nuage fortement coloré — tandis que pour lui la poésie était la raison transformée en images et en sentiments — et que Monti donnait des images qui ne se pouvaient pas transporter dans la raison, des images qui n'étaient pas prises dans la nature, mais dans les livres. » On voit apparaître ici, bien qu'un peu détournée, la théorie des Correspondances, et cette certitude qu'entre l'idée de l'artiste et les formes de la nature l'affinité est essentielle.

Quand, à l'âge de vingt ans, Solomos doit quitter l'Italie où il était, dit-il, arrivé barbare, ses amis désolés lui prédisent un glorieux avenir et le laissent regagner l'île de Zante,

O hyacinthine isle ! O purple Zante !

Isola d'oro ! Fior di Levante !

chantée par Edgar Poe dans un sonnet nostalgique. Si l'Italie, après 1815, était retombée sous le joug de l'Autriche, les Îles Ioniennes, placées, en vertu du Traité de Paris, sous le contrôle britannique, jouissaient maintenant d'une liberté relative. La vie à Zante était toute au plaisir. L'île est fertile et d'un climat heureux. Dans la capitale, semée de palais, la mode, importée d'Italie, était aux improvisations sur des *rime obbligate*. On lance des mots en l'air et ils retombent, s'ils le peuvent, en poème. Solomos ne rate aucun coup. Ses improvisations sont toujours les plus brillantes, au point qu'en 1822 on fait paraître à Corfou un recueil de ses *Rime Improvvisate*. Cette facilité surprenante à laquelle il lui faudra bientôt, par dessein, renoncer, peut servir de réponse à ceux qui l'accusent de stérilité. Pour entrer dans sa voie véritable, Solomos va devoir se priver des réussites printanières et, déjà, chez lui, se dessine une tendance à disparaître, à s'isoler dans le silence d'une villa de campagne. Bientôt, il chantera, dans deux sonnets, Pie VII qui remporta une victoire spirituelle sur la violence de Napoléon. Demain, ses vers les plus parfaits célèbreront la liberté de l'âme devant la force brute ou la tyrannie.

Lors de l'Insurrection de 1821, les Zantiotes — peuple et seigneurs — gagnés par l'enthousiasme universel, commencèrent à supporter avec assez d'impatience le contrôle britannique lequel, pour ménager la Porte, interdisait à la jeunesse des Îles de gagner la Morée. Chaque soir, Solomos voyait des jeunes gens s'embarquer pour se joindre à leurs compatriotes, tandis que lui-même demeurait sur la rive à poursuivre sa vie de poète à la mode et ses apprentissages. Brûlé pourtant de l'ardeur communale, il s'était, dit-on, enrôlé dans une association de jeunes patriotes. Pourquoi n'alla-t-il pas jusqu'à prendre les armes ? Sa vocation était au-

tre. Homère, héros du siège de Troie, n'eût point créé Achille. Comment savoir si les hésitations du jeune homme, l'incessante pensée du combat qui se livrait sur le continent — et nous savons par Manzarò que Solomos était capable d'éprouver dans ses nerfs toutes les souffrances qu'il imaginait — n'ont point secrètement alimenté la grande œuvre de sa vie, *Les Libres Assiégés*, plus que n'eût fait l'action même ? Spyridon Tricoupis, le diplomate et l'historien, voyageant dans les Îles, en 1823, n'eut point un instant l'idée de reprocher au poète de rester loin du combat. Le nom de Solomos était alors dans toutes les bouches, et Tricoupis eut le bonheur d'apprendre que le jeune homme, en plus du grand héritage rapporté d'Italie, nourrissait un culte pour la liberté. Il désira vivement le connaître, mais Solomos s'était enfermé à la campagne, en proie à son instinct solitaire. Beaucoup plus tard, en 1859, Tricoupis a raconté à Polyas, dans une lettre écrite en français, ses rencontres avec Solomos. Un ami l'avait d'abord averti de ne lui point parler d'autre chose que de poésie. La première conversation roula tout entière sur les poètes anglais. Le lendemain, Solomos vint en ville rendre à Tricoupis sa visite et lui récita une ode italienne. « Ayant observé, écrit Tricoupis, qu'après avoir entendu l'ode, je restais pensif et taciturne, il me demanda ce que j'en pensais. Vos talents poétiques, lui dis-je, vous procureront une belle place sur le Parnasse italien, mais les premières sont déjà prises. Le Parnasse de la Grèce n'a pas encore eu son Dante, et, sur sa demande, je lui rendis compte de l'état de notre langue et de notre littérature. — Je ne sais pas le grec, me dit-il, comment pourrais-je y réussir ? — En effet, il ne connaissait que très imparfaitement le langage familier. La langue, lui répliquai-je, que vous avez sucée avec le lait de votre mère, c'est le grec ; vous n'aurez qu'à vous le remettre dans la mémoire, et, si vous y consentez, je vous aiderai de mon mieux pendant mon séjour à Zante... Il ne s'agit, lui ai-je ajouté, ni de la langue littéraire, si laborieuse, ni de la langue macaronique, si ridicule, mais de votre langue maternelle et vivante ¹. » Le même jour, Tricoupis lui envoie les poèmes en langue populaire de Christopoulos et les leçons commencent. Huit jours à peine s'étaient passés que Solomos apporte la *Xanthoula*, chanson qu'il venait de composer en grec. Aussitôt répandu dans Zante, le poème est appris par cœur et on vient le chanter sous les fenêtres de l'auteur qui déjà songe à son *Hymne à la Liberté*.

Tricoupis a pu croire que la *Xanthoula* était le premier poème grec de Solomos ; mais nous savons par la préface italienne des *Rime Improvvi-*

1. Lettre datée de Londres, 6 juin 1859, publiée à Zante en 1903.

sate (Corfou, janvier 1822) qu'il avait déjà écrit plusieurs pièces grecques, entre autres la *Mère Folle*. Solomos, trop peu sûr de son grec, avait préféré lire un morceau italien. Toutefois, il ne faut pas diminuer l'influence de l'historien sur Solomos. C'est Tricoupis qui, messager de la Grèce, venu du continent, lui donna le grand choc, c'est Tricoupis qui, distinguant l'élu, d'instinct, lui cite Dante, objet de son culté enivré. Quelle chance, et Tricoupis le sait bien, que Solomos ne fût pas né d'une *contessina* ! Par sa mère, il possède une profonde attache avec la langue et le sol qu'il lui faut, sous la culture exquise, apprendre à retrouver. Ici commencent les difficultés. Solomos connaissait peu le grec, et le grec n'existait qu'à peine. Ou plutôt il y en avait deux. La langue populaire, ou démotique, sortie du grec ancien, mais déformée dès le temps d'Alexandre dans la bouche des populations hellénisées, avait subi force vicissitudes avant d'aboutir à la langue parlée actuelle. La langue écrite, au contraire, celle des savants, prétendait se tenir au plus près de l'atticisme et s'y modeler. Les puristes, dans l'illusion d'arrêter le cours de la vie, déclaraient fixé à jamais un langage sclérosé, adopté par l'Église et l'Empire byzantin. Cette langue pure décourageait les écrivains, leur enlevait toute initiative, tout désir d'inventer. D'autre part, on n'avait pas encore travaillé systématiquement la langue démotique ; son vocabulaire restait pauvre et seulement concret.

Dès la fin du XVIII^e siècle, on vit des tentatives pour remédier à cette situation. Alors que les archaïsants, tout à fait obstinés, ne supportaient que la langue écrite des aïeux, certains, avec Koraïs, voulurent remonter à la source ancienne pour amender le grec moderne ; d'autres, Vilaras, Christopoulos, et enfin Solomos, acceptèrent la syntaxe et le vocabulaire de la langue parlée qu'ils rêveront d'enrichir pour en faire une langue littéraire. On ne peut dire toutefois que le démotique n'eût produit encore aucun monument. L'occupation franque du Péloponèse avait donné naissance à la *Chronique de Morée*. En Crète, au XVII^e siècle, sous l'occupation vénitienne, avaient fleuri de longs poèmes d'un lyrisme éclatant. Et à côté de la littérature écrite, le fonds immense du folklore chantait les traditions, les aspirations de l'âme populaire. En 1814, à Corfou, Vilaras publia une petite grammaire démotique et se donna pour tâche de fixer les bases de la langue et de réfuter les arguments des pédants. La voie de Solomos était ouverte. Étonnante aventure d'une oreille savante, soucieuse d'harmonie, instruite des rythmes et des timbres, soudain jetée devant la matière sonore et riche d'une langue encore vierge. Par bonheur, Solomos n'avait point étudié le grec ancien, en Italie. Cette ignorance fit sa force. Dès lors, nous le verrons courir la campagne pour écouter les paysans, savourer dans les champs un mot nouveau, le suc d'une expres-

sion. On songe à Baudelaire apprenant passionnément en plein Paris l'anglais parmi les jockeys et les *lads*.

En 1824, l'*Hymne à la Liberté* consacra la réputation de Solomos dans le monde. Le mois de mai 1823 lui avait suffi, déclare-t-il fièrement, à l'improviser. Ce long poème de 158 strophes, dont les quatre premières constituent aujourd'hui l'Hymne National de la Grèce, parut au milieu de la Guerre d'Indépendance et, sur-le-champ, vola parmi les rangs des combattants. Tricoups en avait envoyé le manuscrit à Byron, mais trop tard. Celui-ci venait de s'éteindre sous Missolonghi. Telle une seconde *Marseillaise*, l'Hymne fit le tour de l'Europe. Gœthe et Manzoni, Chateaubriand, Lamartine et Hugo en furent soulevés d'enthousiasme. Si aujourd'hui Solomos est tombé en Europe dans un injuste silence, il faut se rappeler qu'il fut, de son temps, reconnu par les plus illustres poètes et admirer plus que tout « le respect très profond de l'art auquel il sacrifia sa renommée provisoire », ainsi que parle Polyas. Alors qu'il eût été facile de faire carrière dans l'École Romantique, son ambition y renonça. Dédaigneux de la gloire et des acclamations pour se plaire d'abord à soi-même, il s'obligea d'étudier minutieusement sa langue et d'y soumettre sa pensée. Tant d'héroïsme, et pour un but si pur, est aujourd'hui son titre de gloire — et de résurrection.

La mort de Byron avait bouleversé Solomos qui entreprit à sa mémoire un *Poème Lyrique*, imitation assez pâle de l'*Hymne à la Liberté*. Plus tard, l'élan et la chaleur des couplets ne pouvant lui cacher son ignorance et ses maladresses, il se montra sévère pour ce *Poème* dont un manuscrit, conservé à la Bibliothèque Nationale d'Athènes, est tout sabré de coups de plume. Tantôt une strophe entière est biffée, d'autres fois des insultes sont jetées dans la marge, ou bien des conseils : strophe à combiner avec la suivante, à resserrer, à raccourcir. « Prends garde, note-t-il en italien, à n'imprégner les choses que de simple lyrisme, sans nul air de récit. » « Ce procédé, dit-il ailleurs, n'est pas d'un lyrique, mais d'un récollet. » Plus savant dans la langue et, surtout, plus avancé dans son art, Solomos fait alors la chasse à tout ce qui est narratif — à tout ce qui brise le courant poétique.

En 1824, — le folklore, depuis Herder, était à l'ordre du jour — paraissait à Paris la première partie des *Chants populaires de la Grèce Moderne* de Fauriel, qui allaient exalter le cerveau et la Muse de nos Romantiques. La remarquable préface, le texte et la traduction des chansons pieusement colligées, feront une impression profonde sur Solomos. La voix d'un étranger venait le confirmer dans sa route. Fauriel souligne que la poésie grecque d'aujourd'hui est, comme celle de jadis, chantée par des rhapsodes à la fois musiciens et poètes et que leurs thèmes sont identi-

ques. « La poésie populaire de la Grèce moderne, écrit-il, n'est née, ni de nos jours, ni dans le cours du Moyen Âge... elle n'est et ne peut être qu'une suite, une continuation, une altération lente et graduelle de l'ancienne poésie et spécialement de l'ancienne poésie des Grecs. » Par Tommaseo nous savons que rien ne faisait plus de plaisir à Solomos que cette illustre filiation. Mais, plus que tout, le devait exalter cette objurgation de Fauriel : « Que les Grecs redeviennent une nation; que cette nation ait des écrivains... qui sentent bien que la gloire et la postérité de leur patrie sont désormais en avant d'elle et non en arrière. » On comprendra sans peine que l'exemplaire des *Chants Populaires* ayant appartenu à Solomos — la deuxième partie publiée en 1825 contenait une traduction de l'*Hymne à la Liberté* — ait été retrouvé couvert de notes, parmi lesquelles Regaldi déchiffra le souhait de créer pour la Grèce, basée sur les sentiments puissants du peuple, une poésie nouvelle que devait raffiner l'art et scander le rythme propre de Solomos.

Cette même année 1824, il commença d'écrire, sous forme de dialogue, une défense de la langue démotique, regardée aujourd'hui comme fondamentale. Ce n'est point que les idées en soient nouvelles. On y retrouve les arguments jadis invoqués par Dante en faveur de la langue vulgaire et surtout les thèses de Vilaras, mais malgré un peu trop d'érudition, il y circule un frémissement extraordinaire, parfois ironique, souvent grave et poignant. « *Je ne pense, avoue-t-il, à rien d'autre qu'à la liberté et qu'à la langue.* » Pour lui, la conquête du langage marche de pair avec la libération du pays. Sus aux pédants qui osent parler de liberté, quand ils nous ont enchaînés avec leurs accents circonflexes, et qui veulent immortaliser les Héros de la Révolution dans une langue dont ceux-ci ne peuvent comprendre un seul mot !

Ce qu'il faut peut-être admirer le plus dans le *Dialogue*, c'est le reflet des luttes de la Grèce. On doit savoir que Solomos a toujours aimé — et ses poèmes en témoignent — une mer sans rides et sereine qui soudain, au couchant, sous un souffle, comme un regard, perd sa transparence et se fonce. L'ami du poète, au début du *Dialogue*, lui demande : *Que préfères-tu, le calme de la mer ou son agitation ?*

— *À te dire vrai, j'ai toujours aimé le calme, lorsque la mer repose transparente ; je la considérais comme l'image de l'homme éloigné des troubles du monde qui laisse voir avec franchise ce qu'il porte en lui... mais depuis que nos vaisseaux sont passés à Missolonghi, je préfère l'agitation. Ils apparaissaient, deux par deux, trois par trois, et on pouvait distinguer leurs mâts blancs entre les voiles gonflées, blanchies par l'écume des vagues dispersées qui, dans une rumeur qu'on aurait dit joyeuse, exultaient parmi la mer Ionienne et venaient se briser sur la plage de*

Zante.

— *Je me le rappelle très bien. Le bruit était si fort, la mer si agitée, que je t'ai tiré pour que nous échappions à l'aspersion que la mer projetait goutte à goutte sur nous.*

— *Il paraît que les nôtres, là-bas, ne font pas tant de difficultés à se mouiller de leur sang que nous d'être éclaboussés de quelques gouttes marines.*

Nombre d'années avant que Solomos ne s'occupe sérieusement du poème des *Assiégés*, nous entrevoyons ici le trouble de son âme. La joie chantante des bateaux fuyant vers Missolonghi, comme bientôt les échos du canon, ne quitteront plus son oreille, et les éclaboussures qui viennent surprendre, et comme submerger, le poète durant sa rêverie vont féconder et nourrir les grandes sources qui s'ouvriront plus tard.

Il y eut plusieurs sièges de Missolonghi ; Solomos en fut toujours absent. Il lui fallait de la distance pour vivre l'épopée ; au centre d'une mêlée, on n'en voit rien : mais aussi bien quelque détail inopiné, venu de loin, résonne dans le cœur d'un poète et lui suggère tout l'ensemble. Nul doute que le bruit du canon qui résonnait à Zante, les récits des réfugiés, la vue des blessés amenés de Missolonghi, n'aient apporté à Solomos les éléments de son futur poème, et surtout n'aient ébranlé profondément son être. Lors du premier siège, en 1822, les Turcs avaient été sans peine repoussés. Le 15 avril 1825, une force de 30 000 Turcs revint à la charge sans plus de succès, car les Grecs étaient maîtres des mers. Mais, en décembre, Ibrahim Pacha arriva en Morée avec un renfort de troupes égyptiennes. La supériorité ennemie devenait écrasante. Le 6 avril, les assiégés, sans pain, sans eau, réduits à l'état de squelettes, préparèrent une sortie en masse. La plupart y trouvèrent la mort. Les autres se jetèrent à la poursuite des Turcs et des Arabes entrés dans la ville et furent massacrés. Missolonghi tomba le 12 avril 1826 après des actes d'un courage surhumain. Le monde entier avait suivi la lutte dans une admiration haletante. Pendant toute la durée du siège, Solomos lui-même, bouleversé, versant des larmes, invoquant le Seigneur, criant durant la canonnade : « Tiens ferme, pauvre Missolonghi ! », resta dans sa villa solitaire près du rivage, palpitant des espoirs et des angoisses de la citadelle assiégée. Cette expérience sera ineffaçable. Un fragment de prose écrit à ce moment évoque la litanie tragique des femmes de Missolonghi : *Il arriva dans ce temps que les Turcs assiégèrent Missolonghi et que souvent, durant tout le jour et toute la nuit, Zante trembla sous les coups de canon. Certaines femmes de Missolonghi erraient çà et là, mendiant pour leurs maris, leurs enfants, leurs frères qui se battaient. Au début, elles avaient honte de sortir et attendaient les ténèbres pour tendre la main, car elles n'avaient*

pas encore l'habitude du malheur... Mais, enfin, on les vit dans les carrefours, les maisons, les caves et les greniers, les églises et les chapelles en train de mendier. Et elles recevaient de l'argent et aussi des bandages pour les blessés. Et personne ne leur refusait, car leurs demandes étaient la plupart du temps accompagnées par les coups de canon de Missolonghi et la terre tremblait sous nos pieds. Et les plus pauvres sortaient leur obole et la donnaient en faisant le signe de la croix et regardaient vers Missolonghi en pleurant.

Cet embryon des *Assiégés* prend place dans un poème en prose, *La Femme de Zante*, publié pour la première fois en 1927. Rien de plus étrange que ce scabreux morceau parsemé d'éclats lyriques, d'apostrophes lancées sur un ton d'Apocalypse à une femme immonde dont le portrait nous est tracé de manière sanglante et qu'on n'est point arrivé sûrement à identifier.

Solomos, qui partageait avec Démètre la maison familiale de Zante, entra dans une contestation avec lui et ceci put le déterminer — bien qu'il eût gagné le procès — à quitter Zante pour Corfou. Il emportait avec lui le manuscrit de *Lambros* — poème d'inspiration Byronienne — qu'il venait de commencer. Déjà avait circulé l'épigramme à *Psara*, la première île qui se fût soulevée et que les Turcs, en représailles, avaient toute rasée. Dans ces six vers s'annonce de manière éclatante l'art de Solomos : émotion contenue, sens plastique, liaison intime de la matière et de l'idée, invisible passage de l'une à l'autre — et un secret d'atteindre sans effort au sublime par les moyens les plus pauvres.

*Sur la crête noircie de Psara,
La Gloire, errant solitaire,
Évoque les radieux guerriers,
Et porte dans les cheveux une couronne
Des rares brindilles
Épargnées sur la terre déserte.*

À Zante, qu'il allait quitter, Solomos était un grand homme ; on lui pardonnait tout : bizarreries et dandysme. Il affectait de porter des gants d'une blancheur éblouissante, renouvelés chaque jour : souci de pureté chez cet explorateur des sources cristallines de la poésie. Au milieu de sa solitude, il faisait sa compagnie la plus délectable des enfants — voire des polissons — les préférant aux gens graves et, sans doute, se trouvant parmi eux de plain-pied. À Corfou, on le verra sur l'Esplanade environné d'une cour de gamins auxquels il faisait ostensiblement des largesses. Il y avait de la vanité et du faste dans le personnage, mais nous savons déjà combien, sous cette apparence, l'artiste, en face de lui-même, se montrait

exigeant et modeste.

C'est vers la fin de 1828 que Solomos alla se fixer à Corfou. Il avait trop de relations à Zante, nous dit Polyas, et désirait s'isoler pour se consacrer tout entier à l'étude de l'art. Il aurait pu aussi bien partir pour l'étranger où l'avait devancé sa réputation, mais ici se découvre l'aspect dramatique de Solomos ; loin de la Grèce il eût perdu, comme dit Tommaseo, « l'esprit du ciel et l'esprit de la langue ». Émouvante obligation pour un poète — sans cesse appliqué au langage — de ne point perdre contact un instant avec la sève de son pays. La langue grecque, Circé nouvelle, enchaîne Solomos. Toute sa vie se joua dans deux petites îles de la mer Ionienne, durant de longs espaces de solitude, de sauvagerie, de silence. Un examen de ses rares aventures tend à prouver qu'il refusa d'avoir une biographie. Il prétendit se sacrifier lui-même à la recherche de la vérité, se rangeant d'instinct parmi les héros de la connaissance, et vivant avec eux. Aussi pouvait-il justement déclarer à Tommaseo : « Je demeure à Corfou mais ce n'est point là qu'est ma vie. »

Le Comte fut reçu en poète national à Corfou. Plus tard, oubliant ses griefs de jeune patriote, il put entretenir avec les Anglais de l'île de cordiales relations. Il profite, à ses heures, des plaisirs de la gloire, mais surtout il aspire à la paix, à un milieu tranquille où mener dans le calme son intense méditation. Il se met à réfléchir plus profondément que jamais à la valeur des formes, aux possibilités du langage et, se méfiant des succès qui le voulaient entraîner loin de sa voie, il répudie les vers de sa jeunesse pour prendre essor vers des régions plus hautes. Il fit alors connaissance du compositeur Manzarò qui allait exercer une influence décisive sur l'avenir de son art. Manzarò, l'auteur de la musique de l'*Hymne à la Liberté*, avait déjà écrit des airs sur quelques pièces du poète. Comme tous les Heptanésiens, Solomos possédait des dispositions musicales, mais, à la surprise de Manzarò, il arriva très vite à comprendre, et même à deviner, les lois les plus profondes de la musique. Solomos fréquentait souvent l'atelier du compositeur et avait pris l'habitude de chanter à voix basse tout en écrivant des vers. Il avoua un jour à son ami : « Ton art m'apporte l'intuition et rend plus facile mon inspiration. » La recherche de la musicalité et des assonances, les combinaisons de voyelles et leurs reflets l'une sur l'autre, deviendront le grand souci de Solomos. « Il m'a souvent dit, écrit Manzarò, avoir créé en poésie par intuition musicale. J'en suis tout à fait certain, je crois même que les parties les plus originales et les plus profondes de ses poèmes qu'il affirme lui être apparues sans aucune préparation scientifique, lui sont venues par de telles intuitions. » Il suffit du son d'un instrument ou de quelques mesures musicales pour que Solomos, pareillement à Baudelaire, entrevoie soudain « les splen-

deurs situées derrière le tombeau ». — « La musique creuse le ciel » et c'est de plus en plus vers lui que prétend s'élaner la poésie de Solomos. — « Il a la prescience, ajoute Manzano, du monde sublime qui l'attend et vers lui souvent sa pensée et son amour se tourment mystiquement, car ses intuitions les plus profondes se rapportent à l'éternité et à l'infini. »

Après vingt ans d'intimité avec le poète, Manzano en a tracé un portrait d'une finesse admirable. Bien qu'il insiste avant tout sur la perfection de l'ouïe chez Solomos, son sens du rythme et de l'harmonie, nous pouvons entrevoir aussi l'ampleur et la richesse de toutes les sensations du poète, doué visiblement de cette objectivité suprême qui peut faire d'un homme le roi de la Création. « Par une aptitude rythmique et harmonique de son esprit, remarque Manzano, la vérité se révèle à lui d'emblée dans l'intuition par des signes identiquement proportionnels à la nature de l'objet qu'il contemple.... c'est pourquoi l'objet, l'idée et la parole forment en lui une triade parfaite, harmonique, indivisible. » On songe au mot de Goethe : « Je voyais tout dès que j'ouvrais les yeux » — et on admire en Solomos ce privilège des plus grands d'analyser l'impression au moment où elle est ressentie et de trouver en même temps les mots pour l'exprimer. C'est, note finement Manzano, que « le mot, plus que de sa bouche, sort de son esprit qui, tout plein de l'idée, anime de lui-même la parole qui chez lui est pensée ». Manzano s'aperçut un jour que Solomos, sans en parler à personne, avait inventé — il s'agit de vers sans rime — un nouveau mètre obtenu par un assemblage encore inédit de brèves et de longues « au moyen desquelles le poète établit avec plusieurs césures, une cadence entre les accents du vers qui donne à la pensée sa véritable expression sonore, c'est-à-dire sa véritable forme ». La voix du poète, remarque Manzano, était « harmonieuse, souple, expressive, propre à l'inspirer » ; toujours à sa portée comme un instrument sur lequel il trouvait « l'expression vraie de l'idée poétique, sortant d'un esprit mélodieux concrétisé ». Solomos s'était fait musique lui-même. Par un merveilleux phénomène acoustique, les ondes de sa pensée prenaient spontanément figure musicale.

Quant à son caractère, une certaine nervosité, des impatiences, de l'humeur, ne nous sont point cachées, ni surtout une facilité excessive de passer du rire aux larmes, au point qu'après avoir désiré ardemment la présence d'un ami, il arrivait qu'une soudaine préoccupation l'absorbât tout entier et lui fit désirer la solitude ; au demeurant, toujours prêt à regretter ses accès d'humeur ou de colère. « Il est né, note Manzano, pour vivre loin du monde et presque seul avec lui-même, ou avec des enfants... » Pourtant, il sait railler avec finesse et surtout — on l'aurait deviné, — il se montre un mime excellent. C'est sans effort qu'on le voit passer de l'état

normal à l'état d'inspiration le plus haut, puis redescendre. Durant ses moments d'élévation, il garde l'entière liberté de discerner le monde extérieur, avec sans doute (Manzaro ne le dit pas) une acuité accrue. Il est doué d'une jeunesse éternelle ; il possède l'art de garder intacte sa propre nature, « c'est pourquoi il sera toujours enfant dans la pureté de l'instinct, adolescent dans les formes organiques et l'énergie des forces du corps et de l'esprit, et âgé dans la sagesse de ses pensées ». Mais cette personnalité toujours intacte se manifeste dans un jaillissement perpétuel, c'est une création continue au point que « pas même lui ne pourra jamais arriver à connaître tout à fait sa personne, car, dans les mouvements de son intelligence, il manifeste constamment des forces nouvelles et devient toujours nouveau pour lui-même ¹ ».

Corfou sera la terre des révélations. Dans cette solitude où se cantonnait le plus souvent Solomos, la découverte de l'idéalisme allemand, à partir de 1830, l'amena à examiner de plus près certaines intuitions de sa première jeunesse. Dès l'enfance, il avait su communier avec la nature et tisser entre elle et son âme des liens que les maîtres allemands vont, pour ainsi dire, codifier. Il tournera dès lors le dos à l'influence italienne, bien que ce soit en italien que ses amis philosophes, retour d'Allemagne, l'aient initié aux nouvelles doctrines. Il fera siennes aussitôt les plaintes de Schiller sur l'esprit prosaïque du siècle et avec lui déplorera que le besoin tyrannique et l'utilité soient devenus les idoles du temps. Les limites de l'art se font de plus en plus étroites tandis que la science étend sans cesse les siennes. Mais le domaine de l'art reste celui de la liberté, là où ne domine pas le besoin, et Solomos est bien décidé à en maintenir l'indépendance. Il veut sauvegarder sa pureté poétique et vivre dans l'idée. Il avait répondu au professeur Vamvas qui l'invitait naguère à visiter la Grèce : « J'ai peur », car il craignait non pas le danger, s'il en restait encore, mais le contact avec la réalité, les intrigues, les luttes politiques. La Grèce sera toujours pour lui « la belle cité du cœur ». Plus tard, il refusa de nouveau de passer à la Grèce libérée, devinant qu'il n'aurait pu souffrir sans peine les crises regrettables que doit traverser une jeune nation. Il n'avait d'ailleurs point l'habitude de faire étalage de ses sentiments nationaux, mais, écrit Polyas, « il bâtissait la Grèce véritable dans *le sanctuaire sacré* de son âme ». — « Qu'entend Solomos par le mot "Patrie" ? La Grèce, telle qu'elle était à ce moment-là ? Non, la Grèce libérée ne répondit point à son attente. C'est pourquoi il fuit la réalité et met tout

1. Solomos, *Opere italiane*, éd. De Biazi, Zante 1880.

son espoir en une Grèce idéale ¹. » De plus en plus, nous verrons le patriotisme étroit céder du terrain. Aux nationalistes déçus qui se plaignaient que *Porphyras* ne fût pas un poème national, Solomos répondait : La nation doit apprendre à considérer comme proprement national uniquement ce qui est Vérité. L'artiste a pour mission et pour raison dernière d'atteindre le vrai. Résumons, en passant, les arguments idéalistes qu'adoptera Solomos.

Le jugement esthétique a réconcilié le monde nouménal séparé d'abord par Kant de celui des objets ; puisqu'il existe dans la Nature de belles choses, il y a donc un lien entre l'Esprit et la Nature. Grâce au génie, la Nature pénètre dans l'esprit de l'artiste et s'identifie à son moi ; ainsi, la Nature donnant sa règle à l'art, l'essence du monde extérieur peut être possédée. Mais cette réconciliation des deux mondes restait subjective et Schiller va briser la cloison kantienne en unissant l'instinct sensible et l'instinct formel dans l'instinct du jeu créateur de l'art. Schelling ira encore plus loin : il affirme l'unité fondamentale de tout ce qui existe et souligne que l'art doit unir ce qui n'est qu'en apparence divisé. La Beauté devient donc identique à la Vérité. Hegel couronne l'édifice : pour lui le but de l'art est d'exprimer le Divin, le Suprême, d'une manière sensible. L'art matérialise l'esprit et spiritualise la matière. Le Beau est l'apparence sensible de l'idée, son image terrestre. C'est lui qui fournit le trait d'union entre la sensibilité et l'entendement, la nécessité et la liberté, la Nature et l'Esprit.

Le poème du *Crétois* reflètera ces nouvelles influences. L'oreille de Solomos, dans l'atelier de Manzano, s'est assouplie et enrichie. Elle exige maintenant le grand vers démotique de quinze syllabes. Solomos a étudié avec soin la poésie crétoise et s'aperçoit que la tradition populaire ne suffit plus à exprimer les idées nouvelles qui lui sont apparues. Il dit alors à Tommaseo : « La difficulté est de prendre les mots de l'usage commun pour dire des choses qui ne sont pas communes — et de leur faire dire ce que personne n'a encore dit, bien que tous le puissent comprendre et sentir. » Solomos était arrivé chargé de toute sa culture d'Italie devant une langue inculte et, aujourd'hui, l'esprit tout occupé de ses nouvelles conquêtes, il se rend compte qu'il ne suffit pas d'apprendre patiemment la langue, mais qu'il faut aussi la créer. Selon Polykas, il lui arrive alors de choisir dans certaines phrases populaires, des expressions et de les baptiser, comme il disait, sur les doubles fonts du sentiment et de l'imagination. Il s'agit pour lui de spiritualiser, de charger d'âme, les « mots de la

1. Brandenbourg, *Solomos et l'Italie*, Rotterdam, 1935, p. 41.

tribu ». Fidèle aux principes édictés dans le *Dialogue*, longuement Solomos s'était plongé dans la Babel populaire, il s'était laissé instruire et former par elle, lui prêtant une oreille inlassable — puis enfin, sans renoncer à la source plébéienne, il déclare à Tertzeti qu'il ne suffit pas de s'inspirer d'elle et de la chanson des rues, mais qu'il faut *s'élever verticalement*. Et le voici, riche du vocabulaire et de la sève du terroir, qui, d'un coup d'aile, regagne ses hauteurs natales.

La nature, à Corfou, se fait plus proche de Solomos. Le paysage de l'île, sa lumière, sa sérénité, lui paraissent le reflet du pur monde idéal. Certaines régions de la Grèce, aux lignes simples, comme dépouillées de matière, invitent l'âme à prendre son essor. Tout s'éclaire et devient transparent ; la nature, comme le fond du cœur, abandonne tout secret et, déjà, l'homme croit entrer dans l'éternité. La grande époque lyrique de Solomos va commencer et *Le Crétois* traduit pour la première fois l'extase au sein de la nature et dans la solitude. « L'art, en silence, adore la Nature et celle-ci, en récompense de son amour lointain, s'est mise à danser nue devant lui. Ses images se sont reflétées dans la pensée de l'Art qui en a fait cadeau aux hommes ¹. » Ainsi, l'artiste est l'interprète de la nature, son confident, son miroir. Sa mission est de nous révéler la réalité profonde, d'atteindre le Vrai par le Beau, dirait Schelling. Du milieu des extases que nous peint Solomos, il arrive que, sans bruit, apparaisse soudain, matérialisée mais insaisissable, une figure émanée autant de l'âme que du monde ravi : jeune fille vêtue du clair de lune, ou Grande Mère, symbolisant la Patrie. On a justement comparé ces visions à celles de Dante et nous pouvons signaler qu'en dehors de pièces de circonstance dédiées à quelques-unes de ses amies, la femme dans la poésie de Solomos reste toujours idéale et comme chastement vêtue de voiles symboliques. Par le symbole, et toutes les allusions terrestres, le but de Solomos est précisément d'atteindre le domaine invisible. « Cet admirable, cet immortel instinct du beau nous fait considérer la Terre et ses spectacles comme un aperçu, *comme une correspondance du ciel* », écrit Baudaire élevant à un plan mystique les hauteurs de la poésie. Solomos, de même, découvre la nature et les êtres sous leur aspect d'éternité. Tout devient pour lui, à la manière de Wordsworth, pressentiment ; l'immortalité à ses yeux se fait palpable ; déjà il évolue en elle. Aussi le moment de la mort est-il celui d'un triomphe. Comme le remarque M. Horvat, au contraire des héros d'Homère et du peuple grec qui apparaît, dans ses chansons, horrifié à l'idée de la mort, Solomos l'attend comme la révélation

1. Cité par Polykas.

dernière. Les dogmes de l'Église sont depuis longtemps dépassés et cependant la vie humaine pour Solomos demeure une ascension à travers des symboles qui tous lui parlent du ciel et l'en rapprochent. Rien n'illustrera mieux l'aisance avec laquelle Solomos évolue dans le monde éternel qu'un fragment d'une lettre à son frère (27 janvier 1845) relatant la mort d'un ami : « Ainsi notre ami, avant d'abandonner sa part mortelle à la tombe, ranima toutes ses forces afin d'atteindre dignement au royaume de la Vérité et de l'Amour d'où il continuera de nous être utile dans notre part la plus noble. » Sur ce lit funèbre, c'est l'âme même qu'aperçoit Solomos, c'est elle qui, prête à s'élancer dans le pur monde spirituel, ranime le corps dans ce sursaut final.

En 1833, Solomos est enfin maître de lui-même. Un nouvel homme est né à Corfou. Sa poésie s'est étoffée, enrichie. Un cercle de quelques amis de la plus rare qualité — Corfou semble un nouveau Weimar — sont à même de l'apprécier, tout en sachant respecter sa solitude. Il s'est réconcilié avec son frère. Plongé dans la lecture des philosophes allemands, il y goûte des joies dont sa pensée se fortifie. Bien qu'il se plaigne sans cesse de la torture de l'expression, il a pris son parti de ce martyre, et semble heureux. C'est alors que survient un événement qui va jeter le désarroi dans l'âme du poète et compromettre ou du moins ralentir gravement, le progrès de son œuvre.

La mère de Solomos avait épousé *in extremis* le vieux comte et, peu après la mort de ce dernier, s'était remariée à Emmanuel Léontaraki. Un enfant naquit que les frères Solomos envoyèrent en Italie faire ses études. On apprit qu'à son retour à Zante il se faisait nommer : le comte Jean Solomos, et revendiquait tout l'héritage comme « fils légitime posthume » — ce qui menaçait de ruiner le poète et son frère. Le procès, interminable, dura cinq ans ; on y vit s'étaler les détails les plus intimes. La naissance même de Jean Léontaraki était discutée. Solomos fut obligé de plaider contre sa mère qui se montra des plus violentes. Aujourd'hui encore les biographes se divisent sur la question du procès. Il nous suffit de savoir que Solomos en éprouva une vive souffrance et que pendant des années — ses lettres à son frère le montrent angoissé, oppressé par le dégoût et la fureur — il se sentit paralysé dans son travail. Polyilas affirme qu'après ces années douloureuses, Solomos ne fut plus le même ; il garda du procès une blessure inéurable ; humilié, il s'enfonça davantage dans la solitude, exagérant l'habitude ruineuse, qu'il avait contractée, de la boisson.

À l'époque du procès, Jules Slovaski, le fameux poète polonais, eut l'occasion, sur un bateau faisant le service entre Corfou et Zante, de rencontrer Solomos. Slovaski a raconté en vers ses impressions de voyage.

Il dépeint, non sans ironie, les différents passagers sur le pont du bateau. Parmi eux, un enfant accompagné de sa mère se mit à pleurer et le capitaine, pour le calmer et faire preuve d'esprit, cita, en l'estropiant, un vers de Virgile. Aussitôt Solomos, l'oreille offensée, sursauta et fit mine de vouloir rectifier la citation, mais il parut y renoncer et, portant les mains à son cœur, appela à haute voix ses deux domestiques — pour le plaisir de se faire remarquer, note malignement Slovaski, lequel plaisante sur cette mise en scène et l'habit blanc du Comte. Slovaski rappelle ensuite l'*Hymne à la Liberté* qui fit jadis appeler son auteur un nouveau Pindare et ajoute ceci, pour nous de la plus grande importance : « Après s'être couronné de lauriers, on raconte qu'aujourd'hui Solomos brûle et détruit tout ce qu'il écrit, et que c'est grand dommage pour les vers qui se perdent, car on prétend que près de lui tous les autres poètes sont petits. Quel malheur, qu'au lieu de conserver ses vers dans un tiroir, M. le Comte en fasse tous les jours un autodafé¹ ! »

Que pouvait bien brûler Solomos ? Nous le devinerons, connaissant à la fois son aspiration vers l'indicible et son souci musical. Se fût-il rendu tout à fait maître de la langue — comme dans quelques années il le deviendra — qu'il n'eût pas encore été satisfait, car il était de ceux qui rêvent l'impossible. Dès lors toutes ses œuvres — et c'est par-dessus tout *Les Assiégés* qui l'occupent — criblées, chargées de variantes, demeureront inachevées. Leurs manuscrits montrent à nu la torture du poète et sa quête d'un vers à la fois plus cristallin et plus lourd, plus lumineux et plus dense, où la rigueur de la pensée n'obscurcisse point le jeu subtil des mots entre eux. Les variantes nous ouvrent son laboratoire. On peut le suivre, pas à pas, cherchant un accord, une sonorité. Mais ce n'est point le progrès de l'idée qu'ainsi nous découvrons. Solomos l'a dit, et redit, l'idée doit être fixée, décidée avant qu'on ne prenne la plume ; il ne s'agit alors que d'atteindre une forme égale, si possible, à l'intuition originelle. Aussi les légères déformations du sens n'ont-elles point d'importance ; un poème n'est qu'une série de variations sur une seule pensée.

Dès l'âge de 17 ans, Solomos affirmait le primat de l'esprit. Plus tard, il précise : « L'âme du vrai poème doit être la victoire de la raison sur les forces de la sensation », et il ajoute : « Le difficile n'est pas de montrer imagination et passion, mais de soumettre celles-ci, par le temps et la peine, à la forme esthétique. » Ce sont avant tout des raisons de beauté qui orientent Solomos, aussi rien de plus précieux que les *Réflexions* qu'il écrivait à son propre usage avant d'entreprendre *Les Assiégés*. Applique à

1. *Anthologie Ionienne*, août 1936, pp. 81-2.

l'œuvre d'art la genèse de l'arbre qui commence par la graine et qui retourne à elle après avoir passé en se développant par toutes les formes végétales : racine, tronc, feuilles, fleurs et fruits... Prends garde que l'œuvre se développe sans jamais s'interrompre. » Paroles d'une sagesse et d'une plénitude admirables où toute l'ancienne Grèce, adoratrice du rythme des saisons, et où l'ombre de Goethe, arbre lui-même, semblent se retrouver. Une fois de plus, s'affirment chez Solomos le respect des lois de la nature et la certitude qu'entre elles et notre esprit l'analogie, bien que cachée, est profonde. Il faut que l'œuvre se développe comme un arbre, et cependant les manuscrits de Solomos nous montrent sur la même page des vers désordonnés, d'attribution incertaine, et qui, manifestement, prouvent qu'il écrit plusieurs poèmes à la fois — ou ne sait pas lui-même dans quelle œuvre tel vers pourrait être placé. Apparente contradiction : ces vers, produits de la méditation perpétuelle du poète, sont le foisonnement, la floraison diverse de l'arbre toujours identique à lui-même et dont le jet ne varie pas.

« *Réfléchis profondément et avec fermeté une fois pour toutes, ajoute Solomos, à la nature de l'idée avant de réaliser le poème.* » Tout tient dans la conception, comme tout l'arbre dans la graine. Ce que nous percevons dans un poème, ce sont des phénomènes colorés, animés, qui sensiblement agissent dans les limites du temps, mais ces phénomènes ne sont que les représentants divers de l'invisible Monarque — le Noumène — situé hors du temps et berceau de l'Idée. On reconnaît ici à la lettre la doctrine de Kant. Solomos ne craint point la qualification de poète difficile et, même, il souhaite « *que le poème continuellement s'efforce d'atteindre à l'essence véritable, de manière à n'être compris que des intelligences exercées et profondes* ». Mais l'essence dont il s'agit, qui est l'Universel, doit devenir concrète : il faut qu'indissolublement l'idée soit « *racinée et identifiée avec la langue* » et, pour cela, rien de meilleur que de nourrir la forme de ces mots composés dans lesquels le peuple condense, en un seul, plusieurs vocables imagés.

« *Il faut qu'au milieu du poème le rythme fondamental — l'Idée — se dresse de toute sa hauteur, tandis que la forme sensible d'où jaillit la poésie, et qui est au service de l'Idée, étende par degrés ses cercles.* » Belle image mécanique enroulant, autour de l'axe immobile et ferme de l'Idée, la spirale des émotions. Les cercles décrits par la spire s'étendent selon le volume de l'axe, loi que Solomos, curieux de physique, n'ignorait pas : l'Académie d'Athènes conserve la trace de ses lectures scientifiques — surtout des ouvrages désuets d'Azaïs. « *Prends et comprime avec force une puissance spirituelle et partage-la en un nombre de caractères, d'hommes et de femmes, tel que tout y corresponde pratiquement* », note-

t-il dans ses *Réflexions*, considérant l'idée comme une masse dont chaque molécule contient l'énergie et les propriétés de la source commune. La compression prépare l'explosion : loin de laisser se développer au hasard sa pensée, Solomos en rend la combustion plus vive et l'éclat plus intense en la refoulant. Il ne faut pas s'y méprendre : le but du poème reste la poésie, mais celui-ci devant révéler l'idée, tout le poème est d'abord chose mentale, et comme géométrique. La pensée comprimée, avant de s'incarner, se présente sous la forme exacte de chiffres dont les rapports s'enchaînent hors du monde sensible. « *Que tout le poème exprime le sens comme un monde qui existe par soi, mathématiquement, numériquement noté, riche et profond. C'est dans cette voie seulement qu'il lui est permis de produire sur quelques-uns, grâce aux trouvailles successives, les impressions les plus grandes et les plus terribles.* » Le poème sera fait de trouvailles — expériences plastiques, allusions à la vie — naissant dans un cadre donné. Les forces du poème d'abord disposées en nombres et en chiffres, seront, par l'artiste, gonflées et vivifiées. Les figures géométriques, s'emplantant d'émotion, se mettront à chanter. C'est ainsi que, selon Hegel, le poème se fait chair, et que, suivant Solomos, « *la métaphysique devient physique* », que le poème d'abord « *âme sans corps* », devient « *un petit monde corporel capable d'exprimer l'âme* ».

Jusqu'ici, on a trop négligé l'idée, croit Solomos. « *Euripide et avec les poètes modernes, ses enfants* » se sont trop volontiers soumis au pathos, utilisant la passion comme but, non comme moyen de l'art. « *Je hais la passion* », pourrait dire Solomos, ajoutant avec Baudelaire : « *La passion est chose naturelle, trop naturelle pour ne pas introduire un ton blessant dans le domaine de la Beauté pure.* » Schiller, son maître, enseigne que la passion ne peut engendrer que le dégoût, bien qu'elle fournisse à la force morale l'occasion d'éclater. « *La poésie doit jaillir dans l'homme, dit Schiller, d'une haute connaissance de sa liberté morale et du besoin de vaincre les plus douces tentations du cœur, ainsi que de la plus terrible lutte contre l'aveugle colère des ennemis sans liberté de la lumière* ¹. » Tous les éléments brutaux de la nature doivent être soumis par l'âme, domptant le romantisme et l'anarchie. Solomos n'estime que la raison, le Logos d'Héraclite commun à tous les individus qui, s'ils lui restent fidèles, demeurent d'accord avec les lois du Tout ; mais qui tombent dans l'erreur s'ils s'en écartent, pour suivre leur instinct particulier. Subtilement, ici, Solomos *dépersonnalise* rejoint Keats déclarant que le poète n'a pas d'identité. Sans doute Solomos est-il entraîné par l'abstraction de sa

1. Cité par Polylys.

théorie à renoncer à soi-même, mais, sans théorie, spontanément, comme Keats, on peut admettre que de lui-même, il se sentait, par sympathie, envahi par le monde extérieur. « Quand je suis dans une pièce avec d'autres personnes, écrivait Keats, ... ce n'est pas moi-même qui rentre en moi-même, mais la personnalité de chaque individu présent qui commence à faire pression sur moi, si bien qu'en très peu de temps je suis annihilé ; et cela pas seulement parmi les hommes : ce serait la même chose dans une nursery ¹. » La fréquentation des enfants, objet de sa préférence, pouvait à Solomos apporter la joie ineffable de redevenir enfant — et même plusieurs enfants. Mais cette invasion par l'objet ne se borne point aux créatures vivantes. Rappelons-nous cette lente adoration silencieuse que la Nature récompense en s'abandonnant au poète. Écoutons Polylys : « Solomos fixait un regard calme et amoureux sur la nature, mais cette sympathie n'avait rien de commun avec cette sensiblerie malade que l'on voit chez certains jeunes poètes. C'était quelque chose de secret et d'à peine avoué. Quand il s'y livrait, aussitôt les phénomènes extérieurs trouvaient une correspondance dans sa force intime. » Sans du tout qu'il s'agisse d'un délire romantique où le moi ne voit que lui-même — Polylys le souligne — il s'établit entre le poète et le monde un état d'endossement aboutissant à un parfait équilibre du moi et du non-moi. « Le transfert des profondeurs de l'âme à la surface de la nature, et inversement, était si continu qu'on pouvait l'appeler son inspiration, d'où cette clarté admirable que possèdent dans sa poésie les objets inanimés non moins que les mouvements les plus mystérieux de l'âme. » Échange merveilleux et confidentiel, interpénétration spontanée du spirituel et du concret, passage indiscernable d'un plan à l'autre, grâce à quoi Solomos sait aussi bien donner un corps aux pures idées qu'insuffler une âme aux objets matériels. « Plus l'idée est abstraite et plus il en rend la forme concrète en la reproduisant par des mots », remarque Manzano qui compare ses images à des êtres réels pourvus d'un corps et d'une âme qui se dressent devant nous.

Un poète romantique de Corfou, Martinelli, a déploré que Solomos eût l'habitude d'écrire d'abord en italien le plan de ses poèmes ; il y a là, juge-t-il, de quoi tuer l'inspiration. Mais qu'avait à faire Solomos avec elle ? Ou plutôt ne refusait-il pas tout ce qui se donnait sans effort ? En fait, comme nous l'apprend son ami Quartano, le vers lui apparaissait spontanément, sans qu'il le cherchât. « Jaloux de ne rien perdre de ce que l'instant propice lui inspirait, mais jaloux non moins du vêtement approprié dont il convenait d'habiller sa vision, il mettait bas le trésor du mo-

1. Lettre à Richard Woodhouse, mardi 27 octobre 1818.

ment heureux, réservant à une meilleure occasion le soin pénible de la forme¹. » Solomos lui-même, d'ailleurs, a défini son art, un jour, à Manzaro par cette distinction : « Les poèmes nés de l'imagination sont bons, si on les laisse dans l'état où l'acte instantané de l'imagination leur donna naissance. Mais cette sorte de poésie (la mienne) demande les ciseaux, le peigne et la lime. » Si l'on admet que la poésie pour Solomos est l'alchimie d'un métal de plus en plus pur, fondant le sens le plus condensé à la mélodie la plus suggestive, — d'où le travail infini pour faire coïncider dans chaque vers la chair et l'esprit, — on comprendra le besoin de tant de laminoirs. Pour nous servir d'une image de Novalis qui souhaitait, lui aussi, réunir dans la poésie la matière et l'âme apparemment divisées, notre effort créateur, s'introduisant dans la solution trouble de l'expérience, la *précipite* et la clarifie. La pensée, dans le laboratoire de Solomos, doit traverser une succession d'éprouvettes pour se délester de la prose et se réduire à l'essentiel. Sans doute, Solomos ne se disait-il pas tout cela, lorsqu'il usait de l'italien, qu'il connaissait mieux que le grec, pour jeter ses idées sur le papier. Souvent, déjà, ses plans primitifs portent le sceau du génie, bien que, çà et là, l'écriture en reste indéchiffrable. L'italien est, si l'on veut, la langue de la mémoire, la langue brute, la gangue du poème. Que l'on regarde, au contraire, les manuscrits grecs, quel soin, quelle calligraphie, quel besoin d'exposer sous les yeux le vers — jugé un instant définitif — dans sa brillante intégrité ! Les deux écritures diffèrent absolument : le clavier a changé. C'est maintenant le chant véritable de l'âme qui s'élève, et la langue sacrée, l'écriture appliquée, seules, paraissent dignes de lui.

Dans l'art de Solomos, la part de volonté, de conscience, est extrême. Il veut lucidement nous ensorceler. De là, sur ses brouillons, cette masse de variantes à peine différenciées ; il a changé la place d'un mot, substitué une épithète. C'est une affaire de nuances. Comment, se demande le poète, provoquer l'extase ? Comment parvenir à créer le plus de beauté, de musique, faire ruisseler, magiquement, la plus abondante poésie avec le moins de matière ? D'où sa tendance grandissante à tout concentrer dans un vers unique, à travailler le vers en soi et pour lui seul, d'où les innombrables vers, « chus d'in désastre obscur », abandonnés, frissonnants, dans ses manuscrits.

Par un étrange paradoxe, Solomos n'eut point à souffrir du silence comme ses émules, Keats, Poe, Leopardi, Baudelaire, mais sa gloire fut bâtie sur un malentendu. Aujourd'hui où il nous faut associer son nom

1. Pietro Quartano, *Proemio*, éd. Corfou, 1859.

aux problèmes les plus actuels, nous avons peut-être le droit de penser que le public pour lequel travaillait Solomos dans son île, c'était nous. Il semble d'ailleurs l'avoir pressenti lorsqu'avant d'écrire *Les Assiégés*, il notait : « *Songe si le poème doit être créé de façon romantique ou, si possible, classique, ou d'une façon mixte, mais légitime. Un exemple magnifique de la deuxième manière, c'est Homère ; de la première, Shakespeare ; de la troisième, je n'en connais pas.* » Placé entre le style romantique — et l'on sait combien les grands éclats répugnaient à Solomos — et l'art classique — il admirait en Homère le peintre le plus vrai de la nature, — Solomos, pour le poème à la fois symbolique et moral qu'il médite, juge les deux formes d'art insuffisantes. Il usera des conquêtes de l'une et de l'autre — se gardant de l'académisme, s'appropriant le sage romantisme italien — mais, surtout, il va travailler sans modèle, créateur d'abord. D'exemple du troisième — le genre mixte, celui de demain — en effet, il n'en pouvait connaître et, à la veille d'entreprendre *Les Livres Assiégés*, il s'interroge.

Le poème des *Assiégés* occupa Solomos durant vingt ans. Il en écrit à Zante, en 1826, la première ébauche ; l'œuvre voulait d'abord peindre le siège et la chute de Missolonghi et devait s'appeler *La Dette ou les Frères d'Armes*. Après le procès, il le reprend dans un nouvel esprit, et, en 1844, selon un troisième et dernier plan, mais l'œuvre ne sera jamais terminée. Il en subsiste quelques fragments et nombre de vers détachés. Malgré cette interruption et le décousu d'une œuvre si longtemps méditée, si souvent reprise et enfin abandonnée, l'effet en demeure saisissant, comme celui d'un vaste et pantelant chantier où s'amassent des blocs, certains fort travaillés, d'autres encore engagés dans la prose. Sous nos yeux s'ouvre l'atelier du génie que nous croyons surprendre à l'œuvre, dans le secret de la création. Chaque fragment, tel un croquis de Léonard, demeure empreint de la hauteur, de la noblesse de l'esprit qui lui donna le jour, et dans la plupart des vers dispersés « *rc giona un Dio*¹. »

Dans cette œuvre de vingt années se réfléchit toute l'évolution du poète : les jours enthousiastes de Zante sous l'impression directe du siège, l'époque où Solomos est subjugué par la beauté de la nature et ses harmonies avec l'âme, enfin la dernière période, avant tout mystique et morale, où l'âme libre triomphe des forces matérielles. Le titre de *Libres Assiégés* fut adopté sous l'influence de Schiller. La force brutale a beau encercler l'assiégé sans défense, son âme purifiée reste hors d'atteinte et reçoit, en échange des biens matériels perdus et de ses souffrances, une couronne

1. *Orfeo*, sonnet italien de Solomos, éd. Palamas, p. 318.

incorruptible. Le poème a évolué : les héros grecs maintenant symbolisent l'âme humaine en conflit avec les forces aveugles de la nature, autant la violence ennemie que la douceur du printemps. Tout vient brusquement, ou délicieusement, — terreur de la canonnade, musique printanière de perdition, — tâcher d'ébranler la constance de l'âme. Cependant tous les Assiégés sortiront vainqueurs de l'épreuve ; bien qu'encerclés, ils restent libres.

Solomos oppose à la sérénité des Assiégés qui ont atteint la paix à travers la douleur, la joie du puissant barbare qui se moque de leur faiblesse et espère faire sienne cette terre charmante. Mais, voyant le siège se prolonger, le barbare, furieux, s'impatiente de ne pouvoir dompter le courage des Assiégés qui entrent ainsi en triomphe dans l'âme de leurs ennemis. Visiblement, la patrie que défendent les Assiégés est celle de l'idéal ; la Grèce est un prétexte, d'un admirable choix, mais un prétexte. « *Enferme dans ton âme la Grèce* ou autre chose, avait noté Solomos, *tu sentiras frémir en toi toute sorte de grandeur, et tu seras heureux.* » Dans le petit cercle où se débattent les Assiégés se disputent non seulement des intérêts — matériels ou spirituels — qui regardent la Grèce, mais les plus grands intérêts de l'humanité. « *De la petitesse du terrain qui lutte contre les grandes forces ennemies vont se dégager les Grandes Essences.* »

Dans ce poème, dit Polyas, l'homme devait se montrer en entier dans sa grandeur en même temps que dans tous les sentiments naturels ; il s'agissait de ne rien sacrifier : de tout harmoniser. Il s'agissait de représenter plastiquement les élans humains de tout genre : amour, enthousiasme de la guerre, passion de la vie, amour de la nature, amour des enfants — et, finalement, le triomphe de l'esprit. Mais il ne suffit point de peindre chez les Assiégés « *tous les liens humains, paternel, fraternel, conjugal, enracinés dans la terre et, avec ceux-ci, l'enthousiasme de la gloire* », il faut encore les leur enlever. « *La terre leur est arrachée, ainsi sont-ils obligés de mettre à nu leur for intérieur, la sainteté de leur âme.* » — « *Par la progression des obstacles, passant d'une souffrance à l'autre, ils parviennent à la douleur extrême.* »

« *L'âme roule d'abîme en abîme jusqu'au dernier et, de là, rejaillit, victorieuse.* »

Selon Schiller, chassé de tous ses refuges extérieurs, l'homme atteint à la liberté sans limites ; il se retire dans l'impugnabile tour de son indépendance morale. « *Plus les obstacles sont grands et divers, note Solomos, plus ces aspects élèvent sur un haut piédestal la Liberté.* » Par un dessein à la fois esthétique et moral, Solomos accumule les difficultés : famine, deuil, charme de la nature, conseil d'apostasie, souvenirs heu-

reux du passé, — et il note dans ses *Réflexions* : « *L'agonie terrible dans la souffrance et le malheur doit être longue pour qu'au-delà apparaisse, immaculé et saint, le Paradis spirituel et moral.* » Petite phrase évoquant les grands accents pascaliens : « Il est bon d'être lassé et fatigué par l'inutile recherche du vrai bien afin de tendre les bras au Libérateur » — avec cette seule différence que les Assiégés ne sont point las, n'ayant à compter que sur eux-mêmes, et que leur Libérateur, c'est en eux qu'ils le trouvent.

La variété des épisodes dans le poème eût été grande, sans nuire à l'unité d'atmosphère, d'émotion, de beauté que les fragments nous révèlent. Polyas nous apprend l'existence d'un morceau, selon lui d'une beauté parfaite, hélas disparu, qui devait peindre le sommet de la grandeur morale. On y voyait paraître Martha, femme douée par l'auteur d'un esprit assoiffé de percer les mystères. C'est à ce grand désir que se prend la Tentation pour la séduire, lui proposant tous les secrets du monde contre l'abandon de sa résistance. « Dans les temps ultimes du siège, tandis que les autres femmes demeurent tristes, silencieuses, tout à coup Martha éclate de rire. Une femme lui dit : Que fais-tu, toi qui connais les cœurs, et que nous n'avons vue être gaie ni au temps du bonheur ni de la gloire, tu ris, maintenant que nous avons tout perdu ! Martha répond : La Tentation vient de se présenter et m'a promis de me dévoiler les mystères infinis de la Création, si je consentais à abandonner cette terre. Voilà ce qu'elle a fait, et voici ma vengeance. » Rire mystique, grand cri sauvage de l'âme libre, par lequel Solomos rejoint les sommets de la Vie des Saints.

Après 1849, laissant inachevés *Les Libres Assiégés* et l'admirable *Porphyras*, Solomos renonce à peu près à la poésie grecque et revient à l'italien. Son caractère, dans ses dernières années, se fait de plus en plus irritable et, comme nous l'apprend Polyas, la maladie, la fatigue, le portent à boire à l'excès pour retrouver momentanément sa vigueur spirituelle. Parmi les œuvres italiennes, *Le Rossignol et l'Épervier*, vieux thème d'Hésiode, offre lui-même la marque de Schiller. Le Rossignol a été happé dans un moment d'extase ; un dialogue s'engage dans le ciel : « *Je te voyais venir vers moi, et la peur fut vaincue par l'admiration de ton vol rapide et majestueux... Comme d'une profondeur étrange, les chants voulurent alors sortir de ma gorge à la vue d'une rose froissée par le vent. Je me mis à chanter, bien que je sentisse battre, mon cœur, comme si grondait le tonnerre. Ne tue pas ce qui doit encore naître...* » L'Épervier prend en pitié sa victime ; il la recueille mourante sur son sein. Une fois de plus le faible, même expirant, reste vainqueur.

Dans ses derniers mois, Solomos avait montré à ses intimes un coffret

en disant : « Ils sont là, mes amis, prenez-les. » Il parlait de ses manuscrits. Polyilas et Quartano, après la mort du poète, ne trouvèrent presque rien dans la boîte. Les autodafés, les scrupules, n'avaient épargné que des fragments. Le peuple attendait bien davantage de son poète national et, connaissant moins que nous sa soif de perfection, fit courir mille bruits extravagants sur la disparition de prétendus manuscrits. Le peuple demandait un signe, un miracle éclatant. Il ne pouvait lui en être offert d'autre que celui même de l'œuvre interrompue, « débris d'on ne sait quels grands jeux », dépouilles opimes d'une lutte acharnée avec l'Ange. Dans ces morceaux rayonnants et si purs résidaient le secret et l'œuvre véritable du poète qui, d'ailleurs, répugnait assez peu à l'idée de fragments pour publier, en 1833, dans l'*Anthologie Ionienne*, des morceaux détachés de son *Lambros* abandonné.

Savoir si c'est l'idéalisme, les doctrines allemandes, ou la boisson, qui ont paralysé le génie de Solomos nous paraît un vain problème. Il faut renoncer à mesurer une œuvre poétique selon la quantité, et reconnaître que Solomos, loin d'échouer dans son but, a réussi ce qu'il a voulu. Il avait décidé, chose étrange, nouvelle, d'être le poète du bien et de la pureté ; il ne faillit pas à sa tâche. Il désira faire œuvre d'art avec (ou, si l'on veut, malgré) les beaux sentiments ; il voulut être paradisiaque ; il y est parvenu.

On se rappelle l'admiration de Solomos pour Byron et sa stupeur quand celui-ci succomba ; pourtant Regaldi nous apprend que Solomos reprochait à Byron — et même hélas à Leopardi — d'être *trouble*, par scepticisme et manque de foi. Pour lui la foi était « la nourriture céleste de la poésie ».

Solomos était mort à Corfou en 1857, et bien oublié à Paris, lorsque Lautréamont lui-même entreprit de critiquer le satanisme de Byron. Il est permis de sentir là un peu d'ironie, mais non moins le souhait, le regret, d'un poète du bien qui se fût dressé en face de Byron. « Quoique plus grand que les génies ordinaires, s'il s'était trouvé de son temps un autre poète, doué, comme lui, à doses semblables, d'une intelligence exceptionnelle, et capable de se présenter comme son rival, il aurait avoué, le premier, l'inutilité de ses efforts pour produire des malédictions disparates ; et que le bien exclusif est, seul, déclaré digne, de par la voix de tous les mondes, de s'approprier notre estime ¹. » Faut-il croire que Lautréamont dans une intuition splendide a deviné la place de Solomos et pouvons-nous répondre qu'elle est enfin remplie ?

1. *Poésies. Préface à un livre futur*, éd. Corti, p. 295.

nouveauté

Collection « Gide / Textes » n° 12

ANDRÉ GIDE

**Correspondance
avec
Louis Gérin**

(1933-1937)

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR
PIERRE MASSON

102 lettres entièrement inédites

Un vol. 20,5 x 14,5 cm, 196 pp. 98 F
(prix franco de port)

Commandes à adresser, accompagnées de leur règlement
par chèque à l'ordre de l'AAAG,
au Service des Publications de l'AAAG
La Grange Berthière, F 69420 Tupin-et-Semons
(Tél. & Fax 74.87.84.33)